

Nouvelles ferroviaires

Textes de :

Gabriel Boutry

Yasmine Ferreira

Alain Grodet

Jeanne Le Roux

Yacine Majidate

Nathalie Reymonet

Francis Richard

Giovanni Tallarico

Josselin Tobelem

H. V.



Atelier d'écriture, hiver / printemps 2010 **Faculté Paris 7 Diderot**

Animé par Ingrid Thobois

Préambule

Le temps qu'il faut

L'envie d'écrire est un désir complexe. A peine est-elle née qu'elle s'installe déjà, nous tirant par le col, nous reprochant de ne pas lui consacrer le temps qu'il faut, de ne pas l'emmener plus loin, de ne pas lui donner forme, de lui refuser les moyens de se déployer.

C'est que l'envie d'écrire peut mettre un temps infini, peut-être une vie, à se muer en acte. Elle renferme souvent et la joie et la peur, l'ébauche du geste et son empêchement, le mot et son silence. Elle est parfois sa propre contradiction, le commencement et l'avortement d'un texte. Le plus difficile n'est pas d'écrire, mais d'oser écrire. On s'engouffre dans un espace- temps sans mesure. On sait à peine où il commence, certainement pas où il termine, si toutefois il termine. Écrire, c'est dégringoler dans le terrier d'Alice, démordre de tout, rapetisser et grandir, lâcher prise et tenir bon, imaginer et se souvenir, ne plus distinguer le haut du bas, se confondre avec l'autre, ne jamais rester au bord, plonger dans le corps des personnages, trouver le timbre de leur voix, se perdre dans leurs paysages, inventer tout ce qui est supposé exister, faire exister ce qui n'est pas censé être.

Gabriel Boutry, Yasmine Ferreira, Alain Grodet, Jeanne Le Roux, Yacine Majidate, Nathalie Reymonet, Francis Richard, Giovanni Tallarico, Josselin Tobelem et Hélène Veyssier ont en commun ce désir respectif d'écrire, singulier et partagé, plus ou moins empêché. Ils ont osé se jeter dans le courant d'écrire, comme on saute d'un avion. Ecrire a sans doute quelque chose à voir avec cinquante secondes de chute libre au dessus de l'océan.

A partir d'un nœud ferroviaire, contraints par un aveugle, obligés par une actualité, héritiers de leur histoire, dépositaires de leurs romans familiaux, nourris de leurs rêves, ils se sont engagés dans le long processus d'écrire, et l'ont mené à bien. Chacun s'est tenu à l'écoute de l'autre au sein d'un groupe nécessaire, bienveillante caisse de résonance. Cet atelier d'écriture a fonctionné comme une vaste installation électrique : du collectif à l'individuel, de l'individuel au collectif, le va et vient était constant.

De jeudi en jeudi, au cours de dix séances hebdomadaires, à cheval sur deux saisons, du milieu de l'hiver au milieu du printemps, au septième étage de la faculté, dix personnes ont traversé dix semaines sur le fil d'écrire.

Leurs nouvelles sont présentées ici. Elles ont été commencées en manteau et se sont terminées en nus pieds, de février à avril 2010.

Ingrid Thobois

28 juin 2010

Table des matières

Aiguillages Jeanne Le Roux	4
L'artisan du mensonge Yasmine Ferreira	14
La Bête et son Maître Yacine Majidate	18
La carpe et le lapin (<i>cette pauvre Lehna</i>) Nathalie Reymonet	31
L'écart Giovanni Tallarico	40
L'espoir dans la tasse Gabriel Boutry	48
Le jour où j'ai caressé une photographie Francis Richard	57
Ombre felici HV	67
Radiations sur mon champ de coton Josselin Tobelem	78
Un aller simple SVP ! Alain Grodet	86

Aiguillages

Jeanne Le Roux

Paris - Lundi 18 heures

- Pourquoi t'en vas-tu?

- Si je savais pourquoi je pars, je resterais ici.

Tout est dit ; chacun se satisfait de cette explication. Il reste cinq minutes avant qu'ils ne se séparent. Le chef de gare demande aux voyageurs de regagner leur voiture. Au lieu d'obtempérer, tous les couples resserrent leurs étreintes. Même ceux qui se tenaient à distance se rapprochent pour se tendre la joue.

- Suis-je autorisé à t'embrasser ?

- Bien sûr, et je te ferai un signe de la main par la fenêtre !

- Je préférerais que tu agites un mouchoir.

- Désolée, depuis que Monsieur Kleenex sévit, c'en est fini de la mode des départs romantiques.

La nuit est tombée. Un brouillard de novembre enveloppe la ville. La Gare du Nord disparaît dans un halo jaunâtre. Elle regagne son compartiment où aucun passager ne s'est encore installé. Elle sort de son sac à main un énorme roman de Dostoïevski qui devrait la distraire au moins jusqu'à Novossibirsk où elle arrivera dans quatre jours. Elle se réserve "Guerre et Paix" pour la seconde moitié du trajet qui la conduira à Pékin lundi prochain.

Elle n'arrive pas à se plonger dans son roman. Elle confond les noms, les prénoms, les surnoms de tous les personnages. Elle se rend aux toilettes pour calmer le tumulte de ses pensées. A son retour, le couloir est toujours vide. Elle s'accoude un moment devant la fenêtre, cherchant à déchiffrer le nom des gares traversées à toute allure. Soudain, elle sent qu'elle n'est plus seule, bien qu'elle n'ait entendu aucune portière s'ouvrir ou se refermer. Un homme se dirige vers l'autre extrémité du wagon.

Il est très grand, très maigre ; son manteau de fourrure pend de ses épaules comme s'il était accroché à un cintre, lui battant les flancs à chaque enjambée. Il ne marche cependant pas très vite, chaque pas semble compté, son pied hésitant un instant avant de se poser. Il glisse ainsi tout au long du couloir, effleurant d'une main décharnée la barre d'appui qui court le long des baies vitrées. Il stationne devant le portillon automatique qui s'ouvre enfin, puis il disparaît précautionneusement dans le passage.

Elle rentre dans son compartiment. Elle n'a pas envie de se retrouver face à face avec cet étranger dont l'élégance outrée détonne. Il ressemble à un épouvantail endimanché.

*

Paris - Mardi 23 heures

Qu'est ce que tu peux bien fabriquer à cette heure ? Et quelle heure est-il là-bas ? Combien d'heures de décalage entre Paris et la Russie ? Qu'est ce que tu avais dit ? Deux heures ? Trois heures ? Tu avais expliqué que ça dépend de l'heure d'été ou de l'heure d'hiver, mais déjà ici en France, je ne sais jamais dans quel sens il faut remettre sa montre à l'heure... Ah oui, tu avais ajouté que, dans le train, c'était toujours l'heure de Moscou qui était utilisée, même à Vladivostok où l'écart est de 7 heures ; ça ne m'avance pas beaucoup ! En tout cas, ça doit être la nuit. Et, à cette époque de l'année, je suppose qu'il fait nuit toute la journée...

Tu dois être dans ta couchette... Tu m'as dit que tu serais seule dans ton compartiment, mais qui sont tes voisins ? Je me demande s'il y a des wagons réservés pour les femmes dans ce fichu train. Non, sûrement pas : ce serait le meilleur moyen d'y attirer tous les abrutis complètement bourrés ! Je les imagine, la bouteille de vodka à la main, beuglant « Kalinka » devant la porte de ton compartiment, excités à l'idée que la petite Jehanne de France traverse toute seule la Sibérie pour racheter leurs péchés.

Je m'égare. Je m'égare, mon cher Cendrars. Moi aussi, j'ai dû trop forcer sur la vodka. J'ai déjà descendu un demi litre de *Stolichnaya, la meilleure des vodkas* ! C'est ce que m'a dit le vendeur de chez Nicolas, quand j'ai acheté la bouteille hier soir, après ton départ ! Nicolas, comme le dernier tsar. Sacrée Lara, depuis que tu es partie, la Russie me poursuit ! Je bois à ta santé ! Et toi, pendant ce temps, toi, tu traverses la Sibérie et la Mongolie en vidant des samovars et en lisant des romans de gare.

Elle est complètement folle, Lara. Elle ne va jamais à l'étranger, même pas en vacances... Et là, tout d'un coup, elle accepte une mission de plusieurs mois en Chine et elle prend le Transsibérien. Pourquoi veut-elle tout d'un coup partir ? Elle n'est même pas capable de le dire. Si elle voulait voir du pays, elle aurait pu prévenir ! Quand nous avons fait une randonnée à pied en Auvergne l'été dernier, elle n'a pas protesté. Non, pas un mot.

C'est vrai qu'elle ne râle jamais, Lara ; elle ne se plaint jamais, elle ne se met jamais en colère... Elle ne dit jamais rien ! Quand ça ne va pas, elle quitte la pièce et elle prend un bouquin. Pas de cris, pas de larmes ! Et moi, ça m'arrange. Enfin une compagne qui ne m'engueule pas parce que je ne remarque pas qu'elle a changé de coiffure. Ou parce que j'oublie de prévenir que je serai absent le jour de son anniversaire.

Que fait-elle maintenant ? Où peut-elle être ? Elle a consulté des sites Internet avant de partir. Peut être que je peux suivre son trajet de cette manière ? Ouf, l'ordinateur est branché. Je n'aurais jamais dû boire tant de vodka. Ça tangué, un clavier !

Evidemment, il y a des milliers de sites... Avec des photographies. Et des films. Mais pourquoi ont-ils mis en ligne des paysages aussi laids ? Des rails, encore des rails, toujours des rails ! Des fils électriques, des poteaux électriques, des pylônes électriques ! Dommage, j'aurais parié dix millions de roubles que c'était un des derniers trains à vapeur. Des wagons de marchandises, des kilomètres de wagons de marchandises... Des aiguillages, très compliqués, très beaux ceux-là sous la neige. Ah ! Des arbres, enfin ! Des prairies... Pas une seule vache à l'horizon, pas un village, pas une montagne ! Ma petite Lara, tu vas t'ennuyer ferme ! Si c'est tout ce qu'on peut admirer de ta fenêtre, ce n'est pas la peine de payer des fortunes pour rester enfermée pendant une semaine, sans pouvoir prendre une vraie douche, et sans mettre le nez dehors parce qu'il fait moins quarante degrés sur le quai.

*

Novossibirsk - Jeudi 20 heures

Je me demande quelle heure il est, il fait nuit depuis si longtemps, mais peu m'importe, je me sens bien... Je devrais être triste et je ne le suis pas, je ne le suis plus depuis que j'ai rencontré Olga. Je devrai être triste, j'ai quitté mon pays, j'ai quitté ma famille, j'ai quitté mon amant, je viens de rencontrer une amie, une véritable amie, l'amie de ma vie et elle est aussitôt partie et je ne la reverrai pas. Et je ne lui écrirai pas : il ne sert à rien d'écrire si le destinataire ne peut pas lire la lettre, je ne sais pas le russe, elle parle à peine anglais, et encore moins français. Pourtant personne ne m'a aussi bien comprise.

Je n'aurais jamais cru que l'on puisse raconter sa vie à quelqu'un sans connaître sa langue, mais dès que j'ai vu Olga, j'ai eu envie de me confier à elle, son sourire était si chaleureux. Elle me remerciait avec tant d'effusion d'avoir accepté de partager mon compartiment privé avec elle. Elle mimait ses précédents compagnons de voyage, avec leurs moustaches, leurs chapkas, leurs bouteilles de vodka, leurs ronflements et leurs gestes obscènes à son égard... Mais en ma compagnie, elle se sentait enfin en sécurité, et moi, avec elle, je me sentais aussi en sécurité. Il était minuit, enfin minuit à Moscou, donc trois heures du matin à

Iekaterinenbourg, pourtant elle a voulu m'offrir à manger et elle a déballé ses paquets de provisions, des petits gâteaux à l'anis, des petits pâtés à la viande qu'elle avait confectionnés elle-même. Puis elle a fait du thé très fort et nous n'avions plus du tout envie de dormir. Elle m'a demandé d'où je venais et où j'allais, je lui ai montré le trajet sur la carte et elle s'exclamait devant le nom de chaque ville, dont elle répétait le nom en roulant les « r ». Puis, en pointant son doigt sur ma bague, elle a voulu savoir si j'étais mariée. Je lui ai fait signe que « Non, tout est fini » avec une telle force que j'en suis restée moi-même interloquée. Puis elle m'a demandé si j'avais des enfants, et là j'ai fondu en larmes. Je n'avais pas pleuré devant Frédéric lorsque nous avons quitté l'hôpital après l'avortement, il n'aurait pas compris, il ne comprenait jamais rien à mes sentiments ou à mes angoisses. Il était soulagé, il était même joyeux, tandis que moi je me disais que j'aurais tant voulu avoir un enfant, mais pas d'un homme irresponsable, alcoolique et égoïste !

Olga m'a prise dans ses bras et nous avons pleuré ; nous pleurons les peines que nous n'avions jamais osé exprimer devant les autres, devant les étrangers comme devant les proches. Nous pleurons toutes les larmes que nous avons gardées en réserve pour cette rencontre ; je ne sais pas combien de temps cela a duré, nous étions parties pour pleurer toute la nuit ... Jusqu'à ce que, tout d'un coup, le train s'arrête brusquement ; nous avons failli tomber et nous étions tellement surprises que nous avons cessé de sangloter, nous nous sommes regardées, nous nous sommes souri, nous nous sommes embrassées, et nous avons ri, chacune cherchant désespérément ses mouchoirs en papier. Puis nous avons refait du thé, et nous avons encore parlé. Non, nous ne parlions pas, trop de mots nous manquaient, nous mimions les situations en nous aidant de petits dessins que nous griffonnions au dos des pages d'un vieux carnet rempli de formules mathématiques qu'elle avait sorti de son sac à dos. Elle non plus n'avait pas d'enfant, elle aussi avait avorté, et elle aussi avait quitté son mari, un alcoolique lui aussi... Tous les hommes russes sont alcooliques, expliquait-elle, à grand renfort de gestes, les paysans, les ouvriers, les ingénieurs, les soldats et les hommes politiques !

Elle part à Novossibirsk, retrouver ses parents, refaire sa vie, changer de travail ; elle a pu obtenir un poste de professeur dans un Institut de Technologie. Elle était heureuse de revenir chez elle, même si c'est le fond de la Sibérie, même si c'est un endroit où aucun Russe ne veut habiter, la partie la plus froide du pays, la plus oubliée, celle où personne dans le passé ne s'est installé de son plein gré. Ses parents se sont rencontrés au goulag et une fois libérés, ils sont restés dans la région parce qu'ils n'avaient plus aucun endroit où aller, parce que la famille de son père avait disparu dans les purges staliniennes et que la famille de sa mère était morte de faim pendant le siège de Leningrad. J'ai cru qu'elle allait se remettre à pleurer en évoquant ses souvenirs et je ne savais que faire pour la consoler ; je lui ai montré les quelques photos de ma famille ou de mes amis que j'avais emportées, j'ai refait du thé, et, cette fois, ce sont dans mes provisions que nous avons puisé. Je lui ai donné tout mon stock de biscuits et de chocolat. Pour ses parents. J'avais l'impression que si je lui offrais la nourriture qui me restait, je rachèterais un peu la souffrance de sa famille et ma propre indifférence au malheur des autres.

Elle doit être arrivée chez ses parents, elle doit être fatiguée. Bonne nuit et adieu, Olga Ivanovna, prends bien soin de toi !

*

Paris - Vendredi 2 heures du matin

« ACTE 1 - L'étrange ballet

Dans la salle des pas perdus, les magistrats, les avocats et les journalistes se croisent et s'entrecroisent en une série de complexes figures chorégraphiques. Le Juge et ses assesseurs, tous vêtus de noir et d'hermine, portent leurs énormes dossiers sous le bras, l'air affairé, claquant sèchement des talons sur le sol dallé de carreaux noir et blancs. Les ténors du barreau virevoltent dans leurs larges robes à rabat, entraînant dans leur sillage les représentants des media qui brandissent leurs cameras et agitent leurs micros.

Le public s'est massé derrière les grilles et se tord le cou pour apercevoir les vedettes du ballet, entre les carrures massives des officiers de sécurité. Dans l'atmosphère surchauffée, la foule s'excite, chacun prenant parti pour ou contre l'accusé, pour ou contre la victime, pour ou contre la justice... »

Non, ça ne va pas, ça manque de rythme, ça n'a pas de force ! Deux jours pour accoucher de deux paragraphes et ils sont nuls tous les deux. Je n'ai vraiment pas de chance ! J'ai un sujet en or et je n'ai aucune inspiration.

Lara, c'est de ta faute. Depuis que tu es partie, je n'arrive plus à écrire. Je ne fais que boire de la vodka. Comme cela, je crois que je suis dans le Transsibérien avec toi. Où es-tu à présent ? Si tu es dans ta couchette, frappe trois fois. Je n'entends rien ! Bon, je prends un dernier verre et, promis, je finis cet article cette nuit. De toute façon, je n'ai pas le choix, le journal boucle demain matin !

Lac Baïkal - Samedi 10 heures

Combien de temps ai-je dormi ? Il fait grand jour ! Il y a du soleil, pour la première fois depuis notre départ... Tout est blanc, la neige n'est plus grise ! J'aperçois même des villages, qui semblent sortis d'un livre d'images pour les enfants, avec leurs églises de bois à bulbe doré et leurs petits chalets aux volets peints. J'adore ces isbas ! De vraies maisons de poupées, enfouies sous la neige, comme une tranche de pain d'épices prise en sandwich entre deux épaisseurs de crème glacée. Ça me donne faim de les voir, mais je n'ai plus rien à manger, j'ai tout donné à Olga... Il va falloir aller au wagon restaurant, bien que je déteste son atmosphère enfumée et que je déteste tous les clients qui y passent leur journée, jouant aux cartes, buvant de la vodka, et s'esclaffant derrière moi.

J'ai de la chance, il n'y a presque personne au bar, seulement les Chinois qui ont transformé leur compartiment en bazar et qui vendent leurs gadgets électroniques sur les quais de toutes les gares où nous nous arrêtons. Ceux là ne m'importent jamais, trop occupés à faire leurs comptes, mais, pour être

tranquille, je vais m'asseoir du côté opposé, au fond du wagon, face au mur et je vais me plonger dans mon livre.

Quelle déveine, quelqu'un s'installe juste derrière moi, bien qu'il ait le choix entre vingt tables. Ce doit être un Russe, la serveuse est venue immédiatement vers lui, tandis que moi, j'attends qu'elle daigne se soucier de ma présence depuis une éternité... Ils plaisantent, ils rient, et elle lui lit le menu pour la troisième fois, mais à moi, elle n'accorde aucune attention, et elle est partie sans prendre ma commande, et elle fait semblant de ne pas m'entendre quand je la hèle... Et tout le monde a les yeux braqués sur moi, sauf elle, et les Chinois sont hilares et ils lui font de grands signes en me pointant du doigt, et c'est maintenant mon voisin qui s'adresse à moi ! Horreur, c'est l'homme épouvantail ! Avec un chien cette fois, un croisement de labrador et de husky albinos qui me fixe de ses yeux bleus de fantôme et me montre ses crocs, mais ne serait-ce pas plutôt son maître qui a un sourire de fantôme, ou plutôt de vampire même si je ne vois pas ses canines ? Que me dit le comte Dracula? « Puis-je vous aider ? La serveuse ne parle que le russe et elle déteste faire des efforts pour les étrangers. » Il s'exprime en français, il n'a presque pas d'accent, et il a une voix agréable ; il me propose de m'installer à sa table, il prétend que cela nous évitera de nous tordre le cou pour traduire ma commande. D'accord, je vais accepter son offre, mais qu'il ne s'imagine pas que je vais me laisser séduire et égorger au petit matin. « Quel plaisir de vous retrouver en Sibérie, Madame. J'attendais ce moment depuis cinq jours, notre rencontre dans le Paris-Cologne a été si brève ! » Comment peut-il me reconnaître alors que je lui tournais le dos lorsqu'il a traversé le couloir ? Et comment pouvait-il savoir que je prenais ensuite le Transsibérien alors que je ne lui ai jamais adressé la parole ? Il a sûrement des pouvoirs supranormaux, il a repéré sa proie et il m'espionne depuis le départ. Il m'aurait entendue lorsque je faisais mes adieux à Fred sur le quai de la gare du Nord ? C'est impossible, nous parlions à voix basse. J'aurais un parfum particulier qui signe ma présence partout où je passe ? Il se moque de moi, j'ai oublié mon eau de toilette et, de toute façon, seuls les chiens peuvent distinguer entre toutes les odeurs humaines... J'ai peur, et maintenant son horrible labrador s'approche de moi.

« Boris, couché s'il te plaît ! Inutile de quémander des sucres aux voyageuses. Veuillez l'excuser, madame, il est très bien dressé mais il est gourmand et il a compris depuis longtemps qu'il pouvait récupérer la pitié dont les voyants gratifient les aveugles en la convertissant en dons de nourriture à son égard.»

Mon Dieu, c'est un non-voyant ! C'est pour cette raison qu'il a cet étrange regard et qu'il sent, entend et perçoit la réalité dix mille fois mieux que nous. Qui peut-il être ? Et que fait-il dans ce train ? Jusqu'où va-t-il ? Non, je ne m'intéresse pas à lui, non, je ne le prends pas en pitié, non, je n'ai pas besoin de l'aider à débarrasser son plateau, il le fait très bien tout seul. Je peux tout de même lui servir le thé, et lui proposer de partager mes zakouskis, c'est de la simple politesse ...

*

Pékin – Lundi 14 heures

Salut Lara! La tête qu'elle va faire en me voyant ici à la Gare de Pékin! Alors qu'on s'est dit adieu la semaine dernière à Paris! L'avantage du Transsibérien, c'est qu'il est facile à doubler si on prend l'avion! En douze heures, on est en Chine. Le plus compliqué était finalement de trouver la gare où son fichu tortillard doit arriver. C'est la première fois de ma vie que j'accueille quelqu'un à son arrivée. Et, pour une fois, je suis à l'heure, ça aussi, c'est une première! Peut être aurais-je dû lui apporter des fleurs ? Non, pas trop de sentimentalisme ! Qu'est ce que je vais lui dire ? Je vais la lui jouer grand style : « Madame, puis-je prendre vos bagages ? Votre Rolls vous attend ».

Ça y est, le train est là, pile à l'heure ! Incroyable ! Quelle foule sur ce quai ! Et tous ces Pékins qui se mettent devant moi et qui m'empêchent d'avancer ! Je ne la vois toujours pas ! Pourtant une Européenne voyageant seule, ça devrait se remarquer !

Voilà un couple de touristes qui descend du wagon de première classe avec un drôle de chien guide ! Je vais leur demander s'ils ne l'ont pas vue. Je rêve, cette femme qui est au bras de l'aveugle et le regarde tendrement, c'est Lara ! Elle passe devant moi, elle n'a d'yeux que pour lui, elle a l'air rayonnante, ils s'en vont tous les deux... Lara, Lara, comment as-tu pu me faire ça !

L'artisan du mensonge

Yasmine Ferreira

En cette fin d'après-midi quelque peu maussade, nous longions ma sœur et moi les allées bruyantes de la gare Montparnasse en nous rappelant nos départs en colonies de vacances. Comme le temps passe vite ! Elle me propose un voyage sur un coup de tête pour une destination inconnue. J'adore l'atmosphère des trains avec ce roulis omniprésent qui berce les pensées, et qui laisse notre imagination s'emballer au gré des secousses. Mais, j'avoue que je n'aime guère m'aventurer hors de mon quartier. Je m'y sens chez moi, il est mon refuge, ma maison, ma protection. Tout me rattache à lui, je m'y suis construit petit à petit, je me souviens de chaque ancien commerce, le vigneron, le bougnat, le laitier, la boutique de confiseries située juste à la sortie des écoles, qui était tenue par deux vieilles filles qui impressionnaient tous les enfants s'aventurant dans leur échoppe. Elles étaient toujours vêtues de noir, cheveux gris tirés en chignon, ne laissant aucune mèche dépassée et portaient de petites lunettes rondes. Chaque parcelle de ce quartier me séduit. Ici, un magnifique graffiti reflète l'imaginaire de l'artiste. Là, la restauration d'une ancienne usine, une pure œuvre architecturale ! L'atmosphère des cimetières m'enchantent, je peux y passer des journées entières ; n'en parlez pas à ma sœur, car c'est une source de discorde entre nous. C'est ma vie, je fais ce qui me plaît, je m'entoure de toutes les choses que j'aime, mes livres, mes films, les murs de mon studio sont tapissés d'affiches de films, de photos. Ma sœur insiste souvent pour m'inciter à changer la décoration, mais c'est mon univers et je ne le changerais pour rien au monde. Je ne suis pas comme elle qui a toujours vécu pour les autres, au travers du regard des autres, polie, courtoise, toujours prête à aider son prochain, respectueuse des traditions, enfin bref tout mon contraire !

Nous voilà partis, un peu d'aventure ne pourrait que pimenter ma vie de célibataire endurci. Avec les années

je suis devenu bougon, grincheux, un tantinet égocentrique. Certes, ce n'est guère flatteur pour moi mais je suis conscient des choses, c'est le privilège de l'âge. Ma sœur me le rappelle souvent d'ailleurs, car elle craint que je finisse même par laisser les personnes qui m'aiment. Pour moi, ce n'est pas un problème, alors je fanfaronne, j'adore ça, tandis qu'elle elle le prend très au sérieux. Toujours inquiète la sœurette, une petite mère pour moi !

Nous prenons place dans ce wagon, quand un jeune chien me lèche avidement les mains et ne me laisse aucun répit. J'avais la sensation bizarre que ce chien me reconnaissait, puis peu de temps après dans l'encadrement du wagon, je vois un homme petit, châtain clair, portant des lunettes d'un bleu azur, et un feutre noir. « Mon chien s'est-il introduit dans votre wagon ? » « Oui répondis-je ». Je l'invite à entrer. Il me raconte qu'il est toujours à la recherche de son chien et que c'était devenu presque un rituel entre eux. En voyant cet aveugle envahir le wagon ma sœur se fait petite, réservée ne sachant que dire ou que faire, mal à l'aise avec ce handicap. Elle préfère s'enfermer dans son bouquin ; je lui jette alors un regard furtif et remarque quelques signes d'agacements à mon égard. Je me faufile hors du wagon pour fumer une cigarette, et l'inconnu me rejoint et me dit: « J'adore cette odeur poivrée, l'inhaler me procure une sensation intense ». Puis il retourne s'installer car un autre parfum suave et enivrant lui chatouille les narines. La présence d'une femme le subjugué, alors il s'installe près d'elle sans bouger, discret écoutant simplement le balbutiement des pages tournées. Elle ignore sa présence pour ne pas l'incommoder.

Cet inconnu me trouble par sa façon d'être. J'instaure alors la conversation et il me fait part de ces passions, la collection d'anciens vinyles et son désir de se créer une cinémathèque des films des années 50 malgré son handicap, un fana des salles obscures. D'un coup la conversation s'amplifie, car j'ai moi-même tenu une boutique de vinyles de collection durant plus de 20 ans, et je suis un ardent connaisseur des films de ces années magiques. A partir de ce moment tout va très vite, nous nous tutoyons, échangeons nos prénoms,

nous imitons les acteurs avec fougue dans certaines répliques cultes. Plus rien ne nous arrête, j'ai la délicieuse sensation de le connaître depuis toujours. Je suis si heureux de pouvoir enfin partager cette exaltation avec une autre personne, que c'est avec effroi que je me rends compte que je n'ai pas adressé la parole à ma petite sœur depuis pratiquement plus de deux heures. Parfois, les choses semblent difficiles et lourdes à porter. Elle reste là, effacée, irritée par mon comportement me fixant de son regard de braise plein de reproches. A ce moment, je vois qu'elle me haït de tout son être, puis plus rien, plus un seul bruit ne vient contrarier le roulis du train. Des minutes qui semblent être des heures et puis soudain je tombe des nues, elle, ma sœur, s'adresse directement à cet homme. Elle fait enfin abstraction de son handicap et au fil du temps, je vois son visage se transformer, elle rayonne. Elle lui offre même un de ces plus beaux sourires, du gâchis d'ailleurs ! Je les entends rire et plaisanter. Je découvre soudain une sœur qui m'est totalement inconnue, enjouée, extravertie, ne craignant plus le regard des autres. Le carcan dans lequel elle s'est enfermée volontairement pendant tant d'années vole en éclats, son âme est enfin libre. A mon tour, je montre mon agacement en sortant et entrant dans le wagon de manière incessante, mais à mon grand regret je ne dérange personne ! Comment est-ce possible ? Comment a-t-il fait ? Je crève de jalousie. Le sifflet du chef de gare me sort enfin de ce cauchemar. Fin du voyage...enfin, quelle délivrance !

Quelques semaines plus tard, les grandes avenues de mon quartier sont encore désertes, pourtant au loin, un couple marche vers moi les mains entrelacées, je remarque une femme à la silhouette élancée, raffinée, élégante, cheveux noir coupés à la garçonne, je suis sous le charme, elle est accompagnée d'un homme petit de grande prestance, au cheveu châtain clair, lunettes d'un bleu azur, et un feutre noir, ils ont l'air si heureux. Un océan de solitude m'envahit en croisant le regard de cette femme dont j'ai tenu la main durant toutes ces années sans jamais vraiment la regarder, sans lui accorder la moindre bienveillance. Je n'ai été qu'un petit artisan du mensonge égoïste. Lui, se tient là debout près d'elle, avec un large sourire, fier comme Artaban !! Ma petite sœur s'approche pour m'embrasser, mes souvenirs s'estompent, le sang afflue dans mes tempes la

douleur est insoutenable ! Ils sont magnifiques ! Est-ce l'amour d'une nuit ou la passion d'une vie ? Je suis
seul...

La Bête et son Maître

Yacine Majidate

Dans le compartiment d'un train, un homme blond s'adresse à un homme moustachu :

« C'était un beau renard, dit-il. Pourtant, maintenant que j'y pense, je me rends compte que beau ne convient pas. Disons que s'il avait existé un mot pour désigner la quintessence du renard en tant qu'espèce, cet animal que j'ai vu ce jour-là en aurait été l'illustration parfaite. Même si je ne savais pas vraiment ce qu'impliquait le fait d'être un renard, j'avais le sentiment diffus que la notion de « renardise » existait. Quelque chose provenant de l'intérieur de cette bête, une sorte de fluide qui se diffusait dans l'air, l'exprimait. La couleur ? Oui, la couleur, il y avait bien ce roux. Un roux que je n'avais jamais vu auparavant. Je traversais le bosquet qui joint la maison d'une amie à la mienne quand la couleur s'est imposée à moi. C'était pourtant infime, un frémissement à ma droite, en profondeur parmi les arbres. Quelque chose entre les branches et les feuilles flamboyantes d'automne avait percé, et m'avait incité à tourner la tête de ce côté.

Il y avait cette minuscule tache rousse qui se démarquait. Je n'ai pas réfléchi un seul instant, je me suis dirigé vers cette chose. J'ai quitté le sentier. J'ai marché sur ce mélange mou de végétation en décomposition qui tapisse les forêts. En progressant, la tache rousse qui se laissait deviner derrière les végétaux grossissait. Cela me conforta. Je continuai. Voir cette chose approcher au fur et à mesure que j'avais était pour moi extrêmement excitant. Ce n'est qu'au tout dernier moment, en écartant une dernière rangée de branches, que la bête m'est apparue distinctement. C'était donc un beau renard. Un spécialiste en renard n'en aurait pas pensé moins. En y réfléchissant, c'était peut-être une renarde. Rien ne me permettait de le déterminer. Il (ou elle) était occupé à ronger un morceau de bois, ce qui découvrait une paire de canines très fines. Globalement, ce renard me paraissait très petit. Je ne sais pas si tous les renards sont si petits ou

si celui-ci l'était plus particulièrement. Il m'a en tout cas semblé étrangement chétif pour un adulte. Car j'étais certain que c'était un adulte, et non pas un jeune renard. La rousseur de sa fourrure irradiait. Une chaleur se répandait sur mon visage, et s'y attardait.

L'animal s'est dressé sur ses pattes, les poils hérissés. Il s'est rué sur moi sans prévenir. Je n'ai pas eu le temps de faire un geste. Il m'a rejoint en deux ou trois foulées souples et décidées. Il a bondi, la gueule ouverte. J'ai presque senti ses dents pointues s'enfoncer dans mon bras. Pourtant, au moment même où il aurait dû me mordre, il a disparu. Net. Ou alors, il a fui avec une telle vivacité que ma rétine n'avait pu en imprimer le moindre témoignage. J'inspectai mon bras. Sur le dessus de ma main, entre le pouce et l'index, un point de sang enflait. Je ne savais pas si c'était le renard qui m'avait infligé cette blessure indolore.

Je rentrais lorsque j'ai entendu des voix s'élever. Cela avait l'air de se passer sous un pont. J'ai cru à une agression alors je suis allé voir. J'ai aperçu un homme dont j'ai rapidement reconnu la silhouette. Une bonne bedaine posée sur deux pattes fines, le tout vêtu d'un habit officiel. C'était le maire du village, une sale crapule. Il hurlait comme un enragé, sur un homme que je ne pus apercevoir distinctement. Autrement j'aurais été découvert.

- Je veux que tu rampes, tu m'entends ?! Vociférait l'édile. Tu vas faire ce que je te demande. Tu vas être ma bête.

Je n'ai pas entendu tout ce qui s'est dit, l'écho déformait les paroles. Elles s'entrechoquaient entre elles, semblaient arriver dans le désordre.

Un autre détail a attiré mon attention à ce moment précis. Il y avait un tas d'ordures sur la berge, à quelques pas des deux personnages. Les immondices étaient entreposées là, elles se déversaient à moitié dans le cours d'eau qui passait sous le pont. Dans les ordures, il y avait un objet qui tranchait avec le reste. Cela n'avait pas tout à fait l'air d'un déchet. Il y avait une poupée.

La poupée était aveugle. Ses yeux étaient fermés. En fait, son œil droit était tout à fait clos alors que le gauche légèrement ouvert. Il me semblait qu'on aurait eu beau essayer d'ouvrir ses paupières de force, rien n'aurait bougé. C'était comme irrémédiablement collé. A vrai dire, la poupée elle-même paraissait collée. Elle était collée au fond d'une boîte rectangulaire en carton. Un tapis de glue cristallisée et translucide recouvrait le fond, je le voyais luire dans la pénombre. La poupée se trouvait allongée dans la boîte, immobilisée. Autour d'elle, il y avait plusieurs objets disposés de façon désordonnée. Une bobine de fil, une paire de ciseaux, une ampoule et une série d'aiguilles préparées et munies de fils multicolores. Tout était englué au fond de la boîte. La colle avait figé la scène pour toujours, comme une roche qui aurait gardé les témoignages fossiles d'animaux anciens.

- Visualisez-vous bien cette poupée, cher camarade ? La voyez-vous ? Pouvez-vous la situer ? »

L'homme blond s'adresse à son compagnon de cabine. Celui-ci a un léger sursaut, il ne s'attendait pas à ce qu'on sollicite directement son attention. Pour se donner un peu de contenance, il se caresse la moustache à plusieurs reprises et se racle la gorge.

- Hum... oui, bredouille-t-il, je l'imagine votre poupée. Tout cela a l'air plutôt lugubre, dites-moi.

- Très bien, si vous la visualisez bien, je demande à présent toute votre attention. C'est un moment important. Soyez concentré, car voyez-vous, vous êtes à présent cette poupée. »

- Qu'est-ce que vous me racontez là ?

- Vous êtes la poupée, répète l'homme blond avec plus d'insistance. Il va falloir me dire ce que vous voyez.

- Ce que je vois ? Interroge l'homme moustachu, perplexe. Mais je vous vois, vous, que voudriez-vous que je voie d'autre ?!

- Vous ne comprenez pas. Il faut que vous regardiez depuis votre tas d'ordure, depuis les yeux de la poupée. Voyez-vous le maire et la personne qu'il est en train de violenter ?

Le conteur garde un ton douceâtre mais qui prend parfois une teinte légèrement autoritaire. On sent qu'il se domine pour rester courtois.

- Mais bon sang, où voulez-vous en venir ? Comment voulez-vous que je voie quoi que ce soit ! Je ne suis pas devin ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de poupée ? Venez-en au fait, racontez-moi votre souvenir et tenons-en nous là.

Au moment même où ces mots sortent de sa bouche, l'homme moustachu ressent le contact d'une substance humide sur le dos de sa main. Il veut la rétracter par instinct, mais quelque chose résiste et l'en empêche. Il s'agit de sa main gauche. Il l'aperçoit. Elle est engluée. Elle est comme prise dans un énorme chewing-gum fondu à l'aspect noirâtre. Une matière goudronneuse qui ne semble être en vérité que le prolongement de la banquette en cuir sur laquelle il est assis. Cela lui paraît invraisemblable, mais il a l'impression que c'est la banquette elle-même qui tente à cet instant de phagocyter sa main.

Il jette un œil à l'homme blond. Celui-ci le scrute avec une expression tout à fait neutre. Il ne semble pas remarquer la matière visqueuse qui retient prisonnière la main de son compagnon. Ou bien, s'il l'a remarquée, il ne voit là rien d'anormal. L'homme moustachu essaie à nouveau de se dépêtrer. La substance est tenace. Il tente de se lever mais n'y parvient pas. De l'autre côté, sans qu'à un seul moment il ne s'en soit aperçu, le cuir de la banquette a colonisé la totalité de son bras droit, jusqu'à son épaule. Une bande de cuir molle, semblable à un morceau de réglisse, lui enserre solidement le poitrail. Il est prisonnier.

- Alors ? Reprend le blond. Que voyez-vous ?

- Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'avez-vous fait à cette satanée banquette ? Suffoque l'autre.

- Faites un effort, voulez-vous. Je vous demande de me dire ce que vous voyez. Depuis votre place, vous avez une meilleure vue que moi.

Vivement encouragé par la substance qu'il sent progresser sur son corps et qui commence à lui enserrer le cou, le moustachu se concentre. Il ferme les yeux, et essaie de voir.

- Je ne vois rien ! S'écrie-t-il entre deux souffles de veau effrayé.

En disant cela, il a pourtant perçu quelque chose. C'est plus précisément une voix qu'il a entendue. Puis des pas. Des bottes sur une terre détrempée.

- Des pas ! souffle-t-il.

A cet instant, il lui semble que la substance se soit figée. Elle ne tente plus de l'étouffer. L'homme blond rajuste sa veste beige et répète très posément :

- Des pas. C'est le maire. Il part. Il a laissé sa victime sous le pont.

- Il y a quelqu'un qui renifle bruyamment, poursuit le moustachu. Je l'entends se lamenter et pleurnicher.

- Que dit-il ?

- J'en sais rien ! Je ne comprends pas ! Il ne dit rien de compréhensible. Dites à cette chose de me lâcher !

Il y a comme un moment de flottement. Puis, la chose gluante desserre son étreinte. Elle reflue, libère les bras et la poitrine de sa victime. Elle ne disparaît pas totalement. Elle garde les deux mains de l'homme prisonnières. Sans doute pour l'empêcher de fuir, si jamais l'idée lui venait à l'esprit.

- Continuons, reprend l'homme blond. Comme je vous le disais, le maire a quitté sa victime. Il s'est dirigé vers l'escalier de pierre depuis lequel j'étais en train de l'espionner. Cet escalier joignait la berge à la route supérieure. J'ai feint celui qui se promenait. Je ne préférais pas devenir un témoin gênant. Je l'ai donc croisé. On pouvait lire des restes de haine sur son visage. Nous nous sommes salués. Puis, alors que nous nous dépassions, il m'a saisi le bras avec ses doigts potelés.

- Jacques, il faut que je vous parle, a-t-il dit. Venez donc me voir chez moi, ce soir, avant dîner.

Je ne pus qu'acquiescer. J'essayais de ne pas avoir l'air nerveux. J'ai entendu le pas lourd des bottes s'éloigner, puis complètement disparaître. Je ne faisais pas le fier mais je me suis tout de même dirigé vers le pont. J'espérais, ou n'espérais pas, y trouver la créature, gisante. Il n'y avait personne. Ni la moindre trace de ce qu'il s'était passé quelques minutes plus tôt. J'observais mieux, puis j'aperçus, là où avait dû se trouver la bête battue, une tache sombre. On aurait dit une flaque de pétrole, qu'auraient formée la sueur et les sanglots de l'animal.

La scène dont je vais maintenant vous parler se déroule plus tard dans l'après-midi. Je me trouvais chez moi, dans mon appartement. Je comptais y déposer quelques affaires avant de me rendre chez le maire. Calepin, appareil photo, je vidais les poches de ma veste. J'y trouvai aussi un peu de monnaie, puis dans la poche intérieure gauche, je sentis quelque chose que je ne connaissais pas. J'extirpai l'objet et découvris une paire de jumelles. Une belle paire de jumelles finement décorée. Il me semble qu'elles étaient en cuivre. Sur chaque côté, il y avait un motif gravé. C'était plutôt abstrait mais on devinait la silhouette d'un renard en pleine course. Vous imaginez bien que je fis immédiatement le rapprochement avec celui que j'avais rencontré plus tôt dans les bois. Malgré tout, je n'arrivais pas à comprendre ni à imaginer comment ces jumelles avaient pu atterrir dans ma poche. Quelqu'un les l'y avait forcément introduites.

Avant de me rendre chez le maire, j'ai déposé mon trésor inattendu sur une petite table qui se situe à l'entrée. Je suis sorti, et j'ai fermé la porte à clef. A présent, j'attire votre attention sur un élément de mon

meublé. Dans le salon se trouvait un buffet en bois massif, surmonté d'une vitrine. J'y entreposais des livres et quelques bibelots. En regardant bien à travers la vitre, on pouvait apercevoir une poupée. Quand je dis poupée, je vous parle bien sûr de la poupée aveugle collée dans sa boîte, celle que j'ai déjà mentionnée plus tôt.

De nouveau, cela va être à vous de jouer, cher ami. Avez-vous retrouvé vos esprits ? Il va falloir vous concentrer. J'ai donc quitté la pièce. Vous êtes installé dans la vitrine, vous avez une vue sur le salon et l'entrée. Vous êtes la poupée. Je vous le demande à nouveau : Que voyez-vous ? »

L'homme moustachu n'est plus si apeuré que tout à l'heure, lorsque la banquette était sur le point de l'étouffer. En fait, il cherche à forcer sur les liens qui retiennent ses poignets.

- Vous disiez qu'elle est aveugle, votre poupée, dit-il d'un ton insolent. Comment voulez-vous que je voie quoi que ce soit à travers des yeux supposés clos ?

- C'est précisément ce que je vous demande. Dépassez-vous un peu, je vous prie, et regardez à travers les yeux de la poupée.

- Ça ne marche plus votre petit tour. Je ne vois rien ni n'entends rien. Voilà !

- Il va donc falloir vous motiver, maugrée le blond, l'air déçu.

De l'eau se met à couler. Depuis les quatre bouches d'aération, quatre petites cascades bien régulières et transparentes sont nées. On en trouve une à chaque coin du compartiment, à hauteur d'épaule.

- Autant vous le dire tout de suite, vous n'êtes pas victime d'une hallucination, déclare l'homme blond. C'est bien de l'eau qui coule. Cette eau est en train de remplir notre compartiment. Si elle arrive jusqu'à votre bouche, puis votre nez, elle vous asphyxiera comme le ferait n'importe quel autre liquide. Je vous conseille donc de vous mettre au travail.

Le débit est important car les deux hommes ont déjà de l'eau jusqu'aux genoux. A en juger par l'expression du moustachu, elle doit être froide. Le blond n'a pas l'air incommodé alors que l'eau commence déjà à tremper les revers de sa veste beige. Cette couleur fait qu'il y a un fort contraste entre la partie sèche et la partie mouillée du tissu. Pour le moustachu, le doute a cédé place à l'inquiétude, puis à un début de panique. Plongé pour la deuxième fois dans une situation à la fois menaçante et improbable, il lui paraît à présent tout à fait envisageable de regarder à travers les yeux d'une poupée onirique et aveugle de surcroît. Il essaie donc de réunir ses esprits.

- Dieu qu'elle est froide ! Grogne-t-il.

Il s'efforce tant qu'il peut de percevoir la moindre petite chose. L'eau lui arrive aux épaules. Il affûte ses sens au maximum, espérant reproduire l'étrange performance de tout à l'heure. L'eau lui arrive au menton, elle lui recouvre rapidement la bouche, puis les narines, puis les yeux jusqu'à le submerger complètement. Il garde les yeux ouverts sous l'eau et distingue en face de lui la silhouette mouvante de son acolyte, qui reste assis. Il n'a pas l'air inquiet de se noyer et semble irrémédiablement lui demander d'un ton sec :

- Que voyez-vous ?

Cela paraît interminable. L'homme moustachu n'a jamais été très bon en apnée et doute qu'il ne lui reste plus de trente secondes à vivre dans ces conditions. Une dernière fois, il tente vainement de se libérer de ses liens.

Il y a comme une aspiration. La vitre du compartiment vient de céder brutalement sous la pression. L'eau se déverse à l'extérieur en quelques secondes. Nos deux hommes retrouvent l'air libre. Ils sont évidemment trempés de la tête au pied. L'homme blond se lève, il patauge pour aller ouvrir la porte du compartiment et se débarrasser de l'eau restante. Elle s'échappe dans le couloir du wagon, glisse sur le

parquet ciré. Il referme la porte, tourne le verrou, et vient retrouver sa place. Le moustachu n'est pas très vif. Il n'a pas perdu connaissance mais n'en demeure pas moins éprouvé par cette petite baignade.

- Cela vous a fait du bien ? demande le blond. Vous avez pu remettre de l'ordre dans vos idées ? A présent dites-moi tout.

Alors qu'il écoute ces recommandations, le moustachu est surpris. Puisqu'il se rend compte que, d'une façon incompréhensible, il est en mesure de répondre à son interlocuteur. Il s'aperçoit qu'en fouillant dans sa mémoire proche, il a été témoin d'une sorte de rêve. Comme si, après coup, sa petite expérience aquatique lui avait permis d'incarner la poupée aveugle, mais à son propre insu.

- Il me semble que j'ai distingué une silhouette, dit-il après avoir repris longuement son souffle.

- Continuez.

- Tout était flou, ce n'était que des ombres. Toutefois, il m'a semblé qu'il s'agissait d'un être humain.

J'ai l'impression qu'il s'est introduit chez vous par une fenêtre.

- Et ensuite ?

- Il s'est dirigé vers l'entrée, il a volé vos jumelles, puis il est parti. C'est arrivé assez vite.

- C'est là tout ce que vous avez à me raconter ?

- Non. Il y a un détail. Cet homme reniflait bruyamment. Il gémissait aussi. Je suis sûr que c'est le même que tout à l'heure, sous le pont. Ce sont les mêmes gémissements. Les mêmes plaintes animales.

- Oui, sans aucun doute. Déclare l'homme blond en se redressant sur son dossier.

Il extirpe un mouchoir d'une de ses poches et l'essore précautionneusement, puis continue :

- Comme vous avez pu l'observer, je me suis en effet fait dérober ma si belle paire de jumelles. Je m'étais rendu chez le maire, qui m'avait simplement parlé d'un problème administratif me concernant. A mon retour, elles n'étaient plus à leur emplacement, disparues comme elles étaient apparues. Je dus d'ailleurs faire preuve d'une certaine force d'esprit pour me convaincre qu'elles avaient bel et bien existé. Mais, si vous me le permettez, cher ami, j'aimerais vous faire part d'un récit différent. Pour ce faire, je prendrai quelques libertés en ce qui concerne les faits.

Le moustachu, ne comprend pas trop où il veut en venir.

- Voilà comment les choses se sont passées, reprend-il. Cela va vous sembler étrange mais en réalité, avant de partir, contrairement à ce que je vous ai dit, je n'ai pas laissé les jumelles sur la petite table d'entrée. Je les ai remises en poche et suis donc sorti avec elles. De cette façon, notre cambrioleur gémissant s'est bien introduit chez moi mais n'a pas trouvé ce qu'il cherchait.

La demeure du maire est une maison plutôt commune. Rien ne laisse présager qu'une personne d'Etat y vit. Je me suis présenté sur le perron, un escalier en bois humide, j'ai frappé et on m'a ouvert prestement. Le maire était là, mais il me semble qu'il n'avait pas la même attitude que la fois précédente. Quelque chose le tracassait, voire l'irritait.

- Où sont-elles ? Dit-il d'emblée.

Devant mon silence, il continua :

- Les jumelles du renard, elles ne sont pas chez vous. Vous les avez donc forcément sur vous en ce moment. Veuillez me les remettre, je vous prie, elles ne vous appartiennent pas.

A ce moment là, un homme est arrivé. Il est entré par une porte de derrière. Comme mon regard a été attiré dans cette direction, j'ai pu apercevoir au sol, une cage. Et à l'intérieur, un splendide renard. Il me semble que ce n'était pas le même renard que tout à l'heure. Celui-ci avait l'air peut-être plus imposant, moins

chétif que l'individu que j'avais rencontré dans les bois. La couleur de sa fourrure tranchait en tout cas nettement avec la pénombre de l'endroit.

- Qu'est-ce que c'est que cet animal ? Dis-je, ignorant l'injonction du maire.

- Ça ne te regarde pas, a-t-il rétorqué. Ne pose pas de problème et donne moi les jumelles. Elles ne te sont d'aucune utilité.

- Cet homme ! S'est exclamée une voix venue d'on ne sait où.

La voix vient en réalité de la poupée. La poupée aveugle est en effet dans la pièce, elle est accrochée au mur, toujours collée dans sa boîte, telle un tableau de famille. On remarque que ses paupières sont nettement plus ouvertes qu'auparavant. C'est le moustachu qui s'exprime à travers elle, sans que l'homme blond ne l'y ait pourtant invité.

- Je le reconnais, ce type ! Reprend-il. C'est la bête gémissante. Je reconnais sa cicatrice. Je suis sûr d'avoir aperçu ce visage lorsqu'il s'est introduit chez vous.

- L'homme qui est entré, en plus d'être vouté sur lui-même, avait en effet une large balafre qui partait de sa tempe droite et finissait sur sa joue gauche, confirme le blond. C'était l'homme de main du maire, ou plutôt sa bête soumise. Le maire, sembla perdre patience, et sans prévenir, sortit un revolver de l'intérieur de sa veste. Il le braqua directement sur moi.

- Assez tergiversé. Les jumelles ! Cracha-t-il sèchement.

Puisque cette fois-ci, vous semblez bien introduit dans mon souvenir, je vais vous demander une dernière fois de me raconter ce que vous pouvez observer. Et puisque je n'ai pas envie de perdre mon temps, je vais moi-même vous mettre un peu la pression.

En prononçant ces mots, l'homme blond dégage à son tour un petit revolver de sa poche intérieure et menace directement le moustachu.

- A vous de jouer. Sortez-moi donc de cette mauvaise passe, dit-il.

L'homme à moustache n'a pas l'air aussi nerveux que les fois précédentes. Il dévisage son compagnon sans ciller et annonce sereinement :

- Son arme n'est pas chargée.

- Vous êtes sûr de ce que vous me dites là ?

- Il s'avère que notre moustachu a un passé de commissaire de police. Il est donc sûr de lui en ce qui concerne les armes à feu.

- Sachant que le revolver du maire n'était pas chargé, reprend le blond, j'ai tenté d'intervenir. Je me suis jeté sur lui et suis parvenu à le faire tomber au sol tout en le dépossédant de son arme. J'ai ensuite menacé sa bête et lui ai ordonné de s'occuper de son maître. Ce qu'il a fait sans se faire prier. Il l'a étranglé en couinant de cette façon animale qui le caractérisait. Puis, il a fui. J'ai ensuite trouvé les clefs de la cage attachées à la ceinture du maire. J'ai libéré le renard, dont le roux était décidément très profond. Lorsque j'ai ouvert la grille, il m'a mordu à la main, à l'endroit précis où le point de sang était apparu lors de ma première rencontre dans les bois. C'était douloureux, mais heureusement superficiel. Il a fui à son tour.

Une détonation retentit. Le moustachu tient un revolver dans la main. Sans que personne ne s'en soit rendu compte, la substance qui le retenait prisonnier a relâché son étreinte, ce qui lui a permis de se libérer, de saisir l'arme de l'homme blond, et de la retourner contre celui-ci. L'homme blond avait relâché son attention. Il voit à présent une tache rouge grandir sur son bras gauche qui le fait brusquement souffrir. Le moustachu le tient en joue. Ne se souciant qu'à moitié de sa blessure, l'homme blond fouille dans sa poche intérieure. Il en sort, avec un sourire de satisfaction, la paire de jumelles qui depuis le début est au centre de

son histoire. Elles sont sans aucun doute le fruit d'un travail artisanal très méticuleux. En s'y attardant, on distingue en effet de chaque côté, la silhouette finement gravée d'un renard en pleine course. C'est une fort belle paire de jumelles.

La carpe et le lapin (*cette pauvre Lehna*)

Nathalie Reymonet

Il y avait eu un pique-nique organisé par Margot et Ferdinand pour fêter les premiers beaux jours. Comme d'habitude, Margot avait lancé des invitations ouvertes, venait qui pouvait avec sa contribution à déposer sur un grand plaid. La semaine précédente, lors du gros orage, je m'étais retrouvée en petites sandales et robe claire sous les trombes d'eau pour me rendre au mariage d'une amie. Côme, un garçon assis près de moi, racontait qu'au même moment il sortait du pressing avec une pile de chemises soigneusement repassées... un beau gâchis des deux côtés. Nous avons bien ri de nos aventures météorologiques et les autres riaient d'autant plus qu'ils étaient à l'abri pendant ce temps. Tandis que Ferdinand passait entre nous pour nous resservir de vin clair, de ceux que l'on sirote tout l'après midi en bavardant, il a trébuché et renversé une belle quantité de rosé sur la chemise de Côme. J'étais juste à côté de lui, alors je l'ai aidé à arranger les dégâts avec mes mouchoirs en papier et ma bouteille d'eau. Peu avant cet incident, il parlait de théâtre avec son voisin, il a proposé de me faire signe également à l'occasion d'une pièce qu'ils voulaient voir et nous avons échangé nos téléphones. C'était l'une des premières journées chaudes de l'année, chacun avait eu envie de découvrir sa peau blanche sous le soleil et d'enlever ses chaussures pour rester pieds nus dans l'herbe encore froide. Je ne me découvrais pas trop car j'étais un peu gênée par mes quelques kilos superflus, mais j'appréciais le retour des beaux jours et la douceur de l'instant. A la fin de la journée, au moment où la lumière du soleil change, quelques-uns des jeunes parents ont commencé à replier leurs affaires dans la mélancolique ambiance des fins de dimanche au soleil. Petit à petit, chacun a replié ses affaires en secouant les dernières miettes et le groupe s'est disloqué lentement devant la bouche de métro la plus proche.

Les semaines suivantes j'allais au travail en prenant le tramway pour profiter du ciel de printemps par les grandes baies vitrées. J'essayais aussi de marcher un peu plus pour faire de l'exercice. Puis Côme m'a appelée, il me proposait de l'accompagner avec deux amis voir le spectacle dont ils avaient parlé l'autre

dimanche. J'acceptais et nous nous sommes retrouvés le soir dit. J'étais émerveillée par la représentation même si je n'avais pas tout saisi. En rentrant, je ne voyais plus les néons trop vifs dans la rame de métro, ni n'entendais le cri suraigu des rails dans les virages. Je planais, pleine du plaisir de cette soirée pétillante.

Quelques temps après j'ai appelé Côme. Nous nous sommes retrouvés à une terrasse de café pour parler de tout et de rien, tranquillement. Puis Côme a proposé de rentrer en marchant un peu. Il s'est effacé pour me laisser la place de sortir et nous avons traversé plusieurs quartiers en continuant de bavarder. J'ai fait attention de marcher légèrement. Je me sentais presque bien en rentrant chez moi.

Il y a eu ensuite plusieurs soirées comme celle-ci, nous allions voir quelque chose, nous parlions des films qui nous avaient touchés, des rêves et des passions de chacun. Je l'écoutais toujours avec intérêt lorsqu'il me parlait. Je voyais en lui tout un monde que je ne connaissais pas. Cet homme prenait de plus en plus d'importance pour moi et je crois que je ne le laissais pas indifférente. Je lui demandais son avis, il voulait savoir ce que je pensais. Un jour on s'est retrouvés plus proches que les autres fois... Côme a passé la nuit chez moi. Le lendemain matin, je n'ai pas vu si les néons du métro étaient violents ou ressenti si la climatisation du tramway était bien réglée... je flottais sur un nuage sans cahots, éblouie et légère, pour une fois. On a alors décidé de partir ensemble pour un week-end. La préparation de cette escapade nous enthousiasmait comme des adolescents. Et puis à la suite de ce premier week-end nous avons continué et nous nous retrouvions souvent à la gare. J'étais heureuse, un léger bagage en bandoulière, au milieu d'une foule sombre et lourdement encombrée. Nous montions dans le train, indifférents au reste du monde, et quel que soit notre but, j'étais satisfaite d'avance de ce que Côme avait choisi. Je ne voyais que lui de toute façon. Il me semblait que peu importait la destination pourvu que nous soyons ensemble. J'aimais le voyage, les virages qui nous jetaient l'un contre l'autre, son corps anguleux contre mes rondeurs, le claquement des portes en gare... Nous nous déplaçons beaucoup et tous ces voyages nous permettaient de voir des endroits et des gens différents. Tous ces trajets m'étourdissaient et me plaisaient, j'avais l'impression de faire le tour du monde.

Souvent nous allions dans des villes de bord de mer pour voir les aquariums tropicaux. Côme s'intéressait beaucoup à ça et en avait d'ailleurs un dans son salon. C'était une véritable passion, il s'y consacrait beaucoup et possédait de magnifiques poissons. J'admirais surtout leurs couleurs brillantes, ainsi que leurs nageoires ondulantes. C'était un peu comme de regarder par la fenêtre d'un monde merveilleux et mystérieux: le silence, leur tranquillité, la lenteur de leurs déplacements et de brusques à-coups incompréhensibles... Côme au contraire était bien au fait de la vie de ses précieux poissons, et veillait sur eux avec un soin méticuleux. Lorsqu'il devait s'absenter, il prenait beaucoup de précautions afin que l'aquarium et ses habitants ne courent aucun risque. Il disait qu'il avait charge d'âme et qu'il était responsable de leur vie et de leur bien-être. S'il s'absentait plus de deux jours, la gardienne de son immeuble passait vérifier l'alimentation en eau et en oxygène, la lumière et la nourriture. Il lui payait ce service, comme d'autres utilisaient les services de repassage ou de ménage. Naturellement, il lui avait donné des indications très précises sur la conduite à tenir et lui avait aussi confié son numéro de portable pour le cas où un imprévu arriverait en son absence. Lorsque nous partions en week-end, il n'y avait pas de problème puisque nous ne partions jamais plus de deux jours. Mais lorsque Côme partait en déplacement pour son travail, il faisait toujours appel aux services de la gardienne. Je le taquinais sur ce fil à la patte, car il ne pouvait évidemment pas déplacer son aquarium, trop encombrant et trop délicat, comme il l'aurait fait d'un chat dans un panier. Ça aurait pu être amusant de regarder les poissons nager à contre-sens de la marche d'un train. Côme n'aimait pas que je plaisante là dessus, il pensait sûrement qu'on ne devait pas toucher à ses merveilles, même pour rire.

Cette fille est pas mal, elle a l'air gentille. Comme tout le monde, elle vient tapoter contre la paroi pour attirer notre attention. Elle n'y connaît rien, mais elle s'intéresse, elle nous regarde et ne se détourne pas aussitôt, comme les autres. Elle nous trouve jolis, c'est ce qu'elle a dit à Côme. Jolis...

Nous sortions souvent pour aller voir des expositions que Côme me proposait ou je l'accompagnais dans les magasins spécialisés. Une fois nous sommes allés au salon de l'aquariophilie de la Porte de Versailles. Il me

parlait de tout cela avec passion. Comme je n'y connaissais rien, je l'écoutais et j'essayais de comprendre, même si je trouvais tout cela évidemment très beau.

Côme avait envie d'aller visiter les plus grands aquariums du monde, sauf que le sien le bloquait à Paris. Je crois qu'il serait bien allé plonger dans toutes les eaux tropicales pour voir d'autres poissons comme les siens. Je l'aurais accompagné s'il avait décidé d'y aller, pas tellement pour les espèces exotiques, que j'avais déjà vu avec lui à Monaco ou à Antibes, mais surtout pour le voyage.

Quelquefois, Côme me proposait de le rejoindre avec des amis à lui, car il en avait beaucoup, et des gens très bien. Il y avait aussi un excentrique du nom de Calixte. C'était une sorte d'original, aveugle qui plus est, accompagné par un vieux chien au poil puant, Côme disait que son maître pouvait le surveiller au nez... Je n'ai jamais compris de quoi il vivait, mais Côme m'avait dit que l'été il déclamait des poèmes place Beaubourg, avec un kilt pour amuser les touristes. Il était rigolo, sauf son chien qui sentait assez. Ses autres amis étaient tous comme Côme, très intelligents car ils parlaient de tout et de rien avec beaucoup d'aisance. Je me sentais très fière d'être dans leur groupe. J'avais l'impression d'être des leurs et mes amies étaient assez impressionnées lorsque je leur disais que j'avais passé la soirée à côté d'un animateur de la télé ou d'un joueur de foot.

Calixte est encore ici avec ce chien qui vient renifler autour de notre cage de verre. Mais nous sommes à l'abri de ses fringales et aux premières loges pour suivre Côme. Calixte veut savoir ce qu'il lui trouve... ils doivent parler de cette pauvre Lehna. C'est vrai qu'elle est gentille avec lui, ça lui change des prétentieuses qu'il nous ramène d'habitude. Celle-ci, elle l'écoute lorsqu'il parle de nous, elle bée d'admiration devant son maigre savoir. Pauvre Lehna. C'est bien la première qui s'intéresse à ce qu'il raconte. Calixte a l'air de douter. C'est vrai qu'il ne peut pas voir comme l'appartement est impeccable depuis que Lehna est dans le coin, le seul apport concret de cette pauvre fille... Les voilà qui se poussent du coude et éclatent de rire. Et changent de ton lorsqu'elle revient dans la pièce. Ça aussi...

Je commençais à passer de plus en plus de temps avec Côme, et surtout chez lui. Il arrivait souvent que nous mangions ensemble. J'aurais bien préparé les repas, mais Côme n'aimait pas que je m'occupe de cela chez lui à cause des vapeurs grasses qui pouvaient perturber l'aquarium, il préférait que nous allions dîner dans un troquet au pied de son immeuble. Ensuite nous retournions dans son appartement. Lorsqu'il venait chez moi, plus rarement à cause des poissons qu'il voulait voir avant la nuit, je pouvais lui préparer un repas comme j'aimais tant le faire. J'aimais les arts culinaires et j'arrangeais toujours notre dîner avec un certain décorum. Je trouvais cela tellement romantique. Mais je crois qu'il y tenait moins que moi. De toute façon, dans son bistrot de quartier nous mangions sur une table en formica marron, un peu écaillée par le temps, entre le comptoir et la porte des toilettes qui se trouvait proche de celle de l'office. Le cuisinier connaissait bien Côme et ils parlaient ensemble au travers de la lucarne de service pendant que nous dînions.

Finalement, Côme m'a confié le double de sa clé et m'a montré comment m'occuper des poissons. J'étais fière de cette marque de confiance. Bien sûr, il n'était pas question que je le remplace lorsqu'il était là, mais une fois ou deux il a dû s'absenter pour son travail pendant quatre ou cinq jours et m'a demandé de veiller sur les poissons plutôt que de le demander à la gardienne. J'étais flattée de cette mission, qui n'était pas très difficile, mais Côme me permettait d'entrer chez lui en son absence et de m'occuper de ce qu'il avait de plus cher au monde... mes amies me le disaient : c'était bien là un signe qu'il tenait à moi !

Une fois, Côme devait s'absenter pour une semaine entière. Il n'avait pas demandé à la gardienne de son immeuble, car il pensait me demander de m'en occuper. Mais justement ma mère m'avait invitée à la maison pour quelques jours. Je n'en avais pas parlé à Côme puisque c'était au même moment qu'il s'absentait. Malheureusement, la gardienne était partie aussi car elle avait eu un décès dans sa famille. Côme devait de toute façon partir pour son travail, ce qu'il a fait à contrecœur. Et malgré le distributeur automatique de nourriture que Côme avait mis en place peu de temps auparavant, il y a eu un ennui. Un poisson est mort pendant son absence. Lorsqu'il est rentré chez lui, Côme a tout de suite vu le petit cadavre flotter entre deux eaux. Il était furieux. Il m'a appelée aussitôt, il pleurait presque de rage en me parlant du petit corps. Il m'a

décrit les couleurs altérées par la mort et l'odeur qui commençait à monter... Il n'a pas eu le cœur de le jeter comme ça à la poubelle et l'a d'abord emballé avant. Il disait que c'était parce que tout le monde était parti en même temps. A l'autre bout du téléphone, je ne pouvais rien faire, d'autant que ma mère m'appelait à table à ce moment-là et qu'elle avait préparé mon plat favori, une choucroute de la mer.

Dès que je suis rentrée à Paris je l'ai appelé et nous avons passé la soirée ensemble. Comme c'était un dimanche et que le bistrot d'en bas était fermé, il m'a demandé si je pouvais préparer quelque chose pour le dîner. J'ai regardé dans le frigo, le congélateur et les placards et j'ai trouvé de quoi faire une réconfortante dînette de retrouvailles. Après tout, nous ne nous étions pas vus depuis une semaine. Nous avons fini la soirée comme d'habitude, en amoureux. Moi j'étais contente de l'avoir retrouvé. Il dormait confortablement installé dans mes bras, et je serai bien restée comme ça toute la vie.

Alors j'ai commencé à laisser un sac de vêtements chez lui, par commodité, et comme ça je pouvais passer plus de temps chez lui, c'était plus facile. Il n'a rien dit, ça ne devait pas lui déplaire. Mais ses poissons accaparaient d'autant plus son attention qu'il en avait perdu un et ne se le pardonnait pas. Je me demandais même s'il me le pardonnait. Pourtant il était gentil avec moi, mais j'avais quelquefois le sentiment d'être en visite chez lui. Mais il n'était pas contre que je dépose quelques affaires chez lui. De toute façon c'était plus logique dans ce sens-là, Côme n'allait pas déménager son aquarium, ça aurait été ridicule de seulement y penser.

Je le regardais quelque fois cet aquarium, avec ces poissons qui passaient sans me voir, et je me disais "Ils ne doivent même pas savoir que j'existe, ils ne voient que Côme qui leur apporte la nourriture, c'est toujours comme ça avec les bestioles" et je voyais leurs yeux sans regard me traverser comme si je n'étais rien... un spectacle très déprimant. Très décevant aussi, il ne se passait rien là-dedans, ces bêtes poissons ne faisaient rien et ne pensaient à rien... ou peut-être ils me voyaient et faisaient semblant de rien pour me décourager. Peut-être se disaient-ils *Tiens on va l'agacer en passant devant elle sans la regarder, elle va croire qu'on ne la*

voit pas, cette bécasse. Peut-être se disaient-ils Regardez, pendant que Côme s'occupe de nous, cette pauvre Lehna est encore derrière à attendre. Je continuais de rêvasser sur ce ton-là : Côme est tout à nous et ne regarde pas Lehna, il est comme ça tous les jours. Elle se demande sûrement ce qu'elle fait là. Mais on voit bien qu'elle est attachée à lui, et qu'elle fait son possible pour lui être agréable. Lorsqu'il invite ses amis, elle se met en cuisine et prépare des amuse-gueules et des plats élaborés. Lui s'occupe des vins et tout le monde est satisfait. De temps en temps un des ses amis vient tapoter notre paroi, inévitablement, alors nous prenons l'air de rien afin qu'il reparte vite et nous laisse la vue dégagée pour maintenir notre observation. Ensuite Côme et Lehna font la vaisselle ensemble en commentant la soirée, elle fait attention de ne rien dire contre ses amis, même contre Calixte. Que pourrait-elle avoir à redire ? Ils sont tous plus malins qu'elle et sont semblables à Côme. Alors qu'elle... une gentille fille un peu sotte. Il y a bien ce chien, mais Calixte en a besoin, et puis elle n'est pas chez elle et le sait bien. Elle flatte Côme en lui disant du bien de ses amis, sans se forcer, d'ailleurs, parce qu'elle est réellement impressionnée par cette société frivole et pleine d'assurance.

Petit à petit, j'alimentais ma détresse de ce commentaire dépréciateur. Dans un état de douleur proche de l'hallucination, je me voyais du dehors comme si j'étais passée de l'autre côté de ce fichu aquarium, mon corps déformée par l'épaisseur trouble de l'eau, les poissons se moquaient de moi, me regardaient et me jugeaient dans un long réquisitoire : *"Pour participer aux conversations, cette bécasse de Lehna parle des livres ou des émissions sur lesquels elle a lu un commentaire ou une annonce. Mais elle ne lit ni n'écoute les originaux, qui sont trop ennuyeux pour elle. Ça ne l'intéresse pas parce qu'elle n'arrive pas à se concentrer dessus. Et elle se garde bien de le dire. Elle écoute ce qu'ils disent pour trouver des sujets qui leur ressemblent, pour leur plaire, mais d'elle-même elle n'a rien à dire. Elle feuillette des livres d'ichtyologie pour montrer à leurs amis qu'elle s'y intéresse aussi. Elle essaie de se grandir à travers la passion et les relations de Côme mais elle n'est rien. Elle se sent mal à l'aise à l'idée de lui faire rencontrer ses amies qui sont aussi ordinaires qu'elle. Et puis avec ses quinze kilos de trop, pour continuer de le séduire elle doit rester toujours aimable et lui faire croire qu'elle est plus intéressée par sa passion à lui qu'elle ne l'est réellement. Elle vit*

dans la crainte qu'il s'en aperçoive. Elle s'évertue à exploiter tous les moyens dont elle dispose : s'intéresser à la passion de Côme, préparer des repas raffinés, être toujours disponible pour faire l'amour, être attentive à lui. Lui toujours lui. Chaque fois, il la repousse gentiment, il ne s'occupe pas d'elle alors qu'elle fait des tentatives de gestes de tendresse. Il n'est pas démonstratif et ne l'embrasse jamais en public. Il a un peu honte d'elle et en même temps sa présence l'arrange bien. Quand ils voient des amis, il essaie toujours de la mettre en valeur au sujet de sa cuisine mais c'est par gentillesse et parce qu'il sait que justement elle ne peut pas prétendre à grand-chose d'autre et qu'il faut l'aider un peu... Et quand ils partent en week-end tous les deux, ils se déplacent beaucoup et recherchent une satisfaction à être ailleurs qu'immobiles à la maison, ensemble, face à face. Ils circulent pour se faire croire qu'ils font quelque chose. Mais ils regardent seulement par la fenêtre du train comme nous à travers la paroi de notre aquarium. Lorsqu'ils rentrent, Côme vient nous voir, Lehna défait les sacs et ils ne sont pas plus heureux qu'avant de partir. Quand elle voit leur reflet dans le grand miroir du salon, avec le dos de Côme lorsqu'il s'occupe de nous et sa silhouette à elle, désespérée, on voit Lehna détourner les yeux. Lorsqu'il part en déplacement professionnel elle est bien obligée de s'occuper de nous, mais on sent bien qu'elle serait plus tranquille si la gardienne s'en chargeait. Finalement, elle ne s'intéresse pas à nous à cause de notre silence et parce qu'elle croit qu'il ne se passe rien. On la voit froncer le nez. Avec Côme, Lehna ne se montre jamais de mauvaise humeur, mais elle est quelquefois en colère après l'attention qu'il nous porte, au lieu de s'occuper d'elle, elle est jalouse de cet intérêt pour nous. Mais elle fait attention de ne rien dire pour ne pas risquer sa place d'amante, même si elle n'ose pas imaginer qu'il lui dise qu'il l'aime. Depuis la mort de l'un d'entre nous, elle entrevoit que ce n'est pas tout à fait ça. Même si elle s'est plus ou moins installée chez lui. Elle cuisine pour faire quelque chose, mais il préfère aller dîner dans des brasseries, il trouve que c'est plus simple, pas de courses, pas de vaisselle. Ou alors il remplit le congèle de plats préparés qu'il n'y a qu'à réchauffer. Quelque fois elle prépare des plats qu'elle congèle elle-même pour se dire qu'elle participe au confort quotidien de son ménage. Elle voudrait partager plus d'intimité, comme ses amies avec leurs compagnons, mais il rejette gentiment toutes ses tentatives. Il a accepté qu'elle s'installe ici... de son côté on voit bien que Lehna fait attention d'être toujours agréable à vivre. Mais elle se

rend bien compte qu'elle n'a pas vraiment de place auprès de lui, la seule chose qu'ils partagent est notre appartement, celui de Côme, dans lequel elle est volontaire pour les tâches domestiques, n'ayant rien d'autre à y faire ni à lui apporter. De son côté, Côme n'y voit pas d'inconvénient, cela lui rend plutôt service, alors il la laisse faire. Jour après jour. Un jour, il y a eu de la pluie et du vent... puis le soleil est revenu en illuminant les traces de coulures sur les vitres. Elle ne savait pas quoi faire alors elle a fait les carreaux puis elle a regardé par la fenêtre. Le temps est passé et le soleil s'est couché..."

... Je regardais par la fenêtre les yeux gonflés de larmes. Je n'avais rien à faire ici et j'ai téléphoné à ma mère pour partir chez elle quelques temps.

Par courtoisie sans doute, Côme est tellement gentil, il m'a accompagnée une dernière fois à la gare. Pourquoi avais-je accepté, il aurait dû rester à la maison, chez lui.

- Bon, ben j'y vais...

- T'as laissé quelque chose au congèle ?

L'écart

Giovanni Tallarico

- Vous attendez quelqu'un ?

- Oui, vous.

C'était leur blague coutumière, qu'ils répétaient désormais à chaque départ, à chaque gare. Ils s'amusaient à mettre en scène des retrouvailles mythiques, une reconnaissance qui bafouait le temps où ils n'étaient encore que des étrangers, chacun menant sa vie à l'insu de l'autre.

Dès lors, chaque voyage les avait rapprochés, leur donnant la sensation d'un retour, d'une nouvelle concentration, tel un univers qui a atteint son point critique et, à rebours, fait son chemin vers l'unité. Que cet arrêt de la dispersion se fasse par l'expérience paradoxale du départ ne faisait qu'accroître leur sens du défi.

Ils étaient arrivés à Trondheim l'avant-veille, par un temps clair qui avait vite tourné au gris plomb. Le trajet en car avait été fatigant au possible : une correspondance hasardeuse à Molde, deux connexions en ferry, des changements de chauffeur. Il ne leur fallut pas moins de sept heures pour parcourir ces 300 kilomètres. Mais cela faisait partie du sens du voyage, se disaient-ils : aucune concession à l'avion, toute étape devait être franchie par voie de terre.

Cette terre, pourtant, se dérobaît à chaque tournant, envahie par des langues de mer toujours plus profondes. Les fjords offraient un paysage âpre et sublime, un jeu où la mer engloutissait les montagnes et les crêtes perçaient la nappe épaisse des nuages.

Il était 7h30, la gare commençait à s'animer et le train pour Bodø allait bientôt partir.

- Ce départ est une mise en abyme, tu ne crois pas ?

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- C'est un voyage dans le voyage, presque une quintessence.

- Je ne te suis pas très bien, j'ai encore sommeil.

En achetant les sandwiches pour le déjeuner, il avait eu le sentiment de faire des provisions pour une expédition. Les images d'Amundsen et de Thor Heyerdahl le hantaient. Les musées d'Oslo avaient aiguisé son esprit d'aventure, qu'il s'efforçait maintenant de faire partager à sa compagne.

- C'est comme si par ce train on quittait la civilisation ! Trondheim est une sorte d'avant-poste, c'est la porte pour le Nord.

Ce mot, lâché avec insouciance, alla beaucoup plus loin qu'il ne le pensait et desserra un horizon amorphe, sans vestiges, meurtri par le vent.

Il tenta de se ressaisir :

- Tu te souviens ce que je t'ai dit à propos de l'Hyperborée ?

- Hum, la...

- Oui, la terre légendaire, berceau de l'humanité. Ce qu'on a aussi appelé la 'demeure arctique' des Védas.

C'était le premier voyage qu'ils faisaient au Nord. Ensemble, ils avaient visité la Grèce, l'Espagne, l'Égypte ; tout au plus ils avaient été au Danemark, mais l'ancrage au continent était constant, et la Méditerranée leur *mare nostrum*.

La Norvège avait une silhouette imposante. Enfant, Luc y avait vu des sourcils froncés et un nez démesuré, digne d'une niasque, qui descendait le long de la côte. Amoureux de cartes et d'estampes, il faisait résonner

les noms de Narvik, Tromsø ou Kirkenes dans sa bouche, et il mâchait ces landes extrêmes. Nourri par la mappemonde et ses lectures, il jugeait avoir bien préparé ce voyage.

Le convoi de cinq wagons quitta la gare à l'heure et Claire, presque assoupie, se plongea dans le vert des prés norvégiens, savourant les promenades qu'ils feraient aux Lofoten et l'excellent cabillaud.

Le train était à moitié plein et comptait, à leur surprise, peu de touristes : des couples essentiellement, dont quelques français qu'ils avaient croisé en bateau à Bergen.

En face d'eux il y avait un vieillard aveugle et une jeune femme, sa fille sans doute, lui lisait un livre. Luc pensa tout de suite à Milton et Borges et essaya en vain de déchiffrer la couverture. Claire tenta de saisir quelques mots mais s'apitoya bientôt sur le sort de l'homme, incapable de voir les couleurs et leurs nuances.

- On arrivera quand ?

- Dans neuf heures environ.

- Ce n'est pas un TGV, je vois... Eh ben, on va essayer d'en tirer quelque chose quand même, non ?

- Regarde par la fenêtre, c'est comme des cartes postales qui défilent.

Des nuages touffus tapissaient le ciel bleu. La gamme des verts trouvait sa gloire dans la palette, l'eau des lacs et de la mer brillait d'un même éclat et quelques maisons témoignaient d'une discrète présence humaine. C'était effectivement très beau.

- C'est presque *trop* beau, dit Luc.

- Dans la nature il n'y a rien d'excessif, répliqua Claire.

- L'homme est souvent excessif, et il fait pourtant partie de la nature, non ?

- Tu chicanes et tu le sais bien.

Ils avaient longtemps préparé ce voyage, ils y avaient songé tout le long du printemps, qui n'avait offert que de rares trêves au défilé de jours maussades. Ils l'attendaient comme un répit après une année crispée, qui les avait vus chanceler à plusieurs reprises. Ils se prirent la main et se laissèrent bercer au rythme des traverses.

Claire eut froid, prit son manteau et s'en fit une couverture. Dans son bref sommeil elle eut un rêve confus, où il était question de contrôleurs, de faux billets et d'amendes. Le ciel commençait à s'assombrir, elle but une gorgée d'eau et prit ses écouteurs.

Luc gribouillait quelques phrases sur son carnet quand le train ralentit tout à coup puis s'arrêta net, comme épuisé. Le profil des montagnes au loin offrait une masse grise, engourdie, alors qu'à l'ouest la mer se devinait à peine.

- Tu sais, Luc, il y a quelque chose dont j'aimerais te parler.

- Attends, tu vois qu'on est arrêtés au fin fond de la Norvège là ? Tu ne pourrais pas choisir un autre moment ?

- Mais c'est aussi pour ça qu'on est partis tous les deux, pour qu'on se retrouve et qu'on parle.

- On discutera de tout ça quand on sera sur les îles, d'accord ?

Le train s'ébroua et reprit sa marche.

Vers midi ce fut la pluie. Les arbres paraissaient s'en réjouir, leurs branches s'étiraient et les aiguilles des conifères distillaient cet abondant liquide, qui deviendrait résineux au contact de l'écorce.

Un orage s'annonçait derrière les monts, au loin, vers la Suède.

- S'il doit pleuvoir, que ce soit aujourd'hui plutôt qu'un autre jour. Vu qu'on est coincés toute la journée dans ce wagon et que c'est une étape de transfert.

Des gouttes fines se collaient aux vitres. Claire suivait le cours de ces gouttelettes, comme charmée, les voyant s'unir, zigzaguer, accélérer, se bloquer subitement, puis en perdait les traces ou bien elles étaient emportées par une méchante rafale. La goutte qu'elle avait choisie était la plus bombée, la plus brillante. Quand elle se détacha de la vitre et fut dispersée dans l'air, elle éprouva un certain malaise.

Voulant fuir cette sensation, elle demanda :

- On est où à ton avis ?

- Quelque part près du cercle polaire. Mais il n'y aura pas de ligne par terre pour le marquer, tu sais ?

- Tu te crois marrant ?

- Ecoute, tu as envie de te disputer ? Vas-y alors !

- Non, on remettra ça pour les îles, comme tu disais tout à l'heure.

Le vent commença à siffler très fort. Des courants d'air passaient par les portes, qui fermaient mal et claquaient, obligeant Luc à des aller-retour pénibles pour les refermer.

Dans un de ces trajets, il s'attarda dans le sas et son attention fut retenue par une carte ferroviaire. Bodø était bien le terminus nord des chemins de fer d'Europe (quoiqu'une autre artère, provenant de la Suède, débouchait sur Narvik), mais il remarqua surtout que l'Allemagne était coupée en deux et que Saint-Pétersbourg s'appelait encore Leningrad, perdant ainsi beaucoup de son charme.

Claire écoutait distraitement du Brahms dans son baladeur quand elle aperçut sur la banquette d'en face le livre de l'aveugle. Elle arriva à en lire le titre (*Modifikasjonen*, Michel Butor) et échangea un coup d'œil muet avec la lectrice norvégienne.

Puis elle voulut renouer la conversation avec Luc. Elle craignait les silences trop longs entre eux.

- Je crois que c'est le premier voyage où tu n'as pas pris de livres avec toi.

- Tu sais que j'essaie d'écrire en ce moment.

- Je pourrai lire ?

- Quand j'aurai fini, pas avant.

Elle se mit à naviguer sur internet avec son portable. Elle pâlit tout à coup et dit, d'une voix grave : « Il y a eu un violent tremblement de terre en Haïti. Il paraît qu'il y a des milliers de morts ». Luc soupira et devint pensif.

- Je sais ce que tu vas dire... Tes élucubrations sur la téléologie, sur le sens d'un projet divin, sur la nature impitoyable qui s'acharne, sur le Tao, l'inhumain, qui s'en fout de notre détresse...

Sur le petit écran du téléphone défilaient les images des cabanes détruites, des survivants, de leurs cris paniques et surtout des cadavres.

- Je suis peut-être prévisible, mais je ne peux éviter de penser au sceau du destin, qui est inéluctable, à cette fatalité qui nous bafoue sans cesse.

- Arrête de jouer les fatalistes ! Tu ne vois pas l'énorme responsabilité de la politique et le poids des inégalités, de la misère, qui nous mettent en cause, tous ! Espérons au moins que la communauté

internationale jouera un rôle dans les secours et dans la reconstruction. C'est une tragédie énorme, énorme... .

- Solidarité, reconstruction, oui... Mais cette faille sur laquelle nous sommes tous ?

L'orage ne cessait d'approcher, les grondements retentissaient à l'est.

Après une demi heure de route, le train s'arrêta de nouveau au milieu de la plaine ; cette fois il n'y avait aucun bâtiment à l'horizon. Des minutes passèrent sans autres bruits que la pluie qui tambourinait gentiment sur l'acier, puis un touriste français se leva et se dirigea vers le wagon de tête, en quête du chef de train. Il fut de retour bientôt et dit à sa femme : « Je viens de parler avec le mécanicien, il paraît que plus loin il y a un arbre au milieu des rails. Impossible d'avancer, évidemment. Il a aussi dit quelque chose à propos d'une coupure sur la ligne mais je n'ai pas bien saisi ».

Claire souffla, puis tapota nerveusement sur son genou. « Je commence à m'inquiéter ». Elle se serra contre Luc mais trouva son étreinte glaciale.

La nuit allait tomber, le cercle polaire était désormais très proche et Luc ne put s'empêcher de constater avec ironie que cette frontière imaginaire qu'il avait évoquée prenait forme et se posait maintenant en barrière.

- Tu sais ce que dit le *Tao-te-King* ?

- J'en ai rien à foutre.

La fêlure était manifeste et Luc, prêtant l'oreille à une digue qui cédait, voulut enfoncer.

- Tu as aimé les tableaux de Munch ? »

- Il m'a troublé. Mais je crois que j'ai compris ce qu'il ressentait.

- Eh ben ?

- De la haine, essentiellement.

L'orage tardait à se déchaîner et le ciel malaxait son tourment, tordant les nuages, serrant les masses d'air froides et chaudes qui s'entrechoquaient en un maelstrom sinistre.

Le paysage ne ressemblait plus à rien. Le ciel avait nivelé les tons et une pellicule bise s'allongea au sol et se colla au versant des montagnes.

Luc cherchait dans sa tête un passage de Byron ou Coleridge. *Once more upon the waters...*, non : *I shot the albatross...* Mais qu'est-ce que c'est que cette parole qui m'habite ? J'ai froid... mais froid à l'âme. Quand est-ce qu'on va redémarrer ? Même ma femme ne me comprend plus. Il faut situer les écrivains dans leur époque, dans leur contexte. Il faut être absolument moderne, disait Rimbaud. Encore un autre... Balayer ces millions de squelettes, balayer... il avait raison. Mais une fois balayé, que reste-t-il ? De nos amours... Pas grand-chose... Elle me donne les frissons parfois... ce qu'elle peut être froide... Et maintenant ? Que vais-je faire ? Putain, j'y comprends rien.

Claire écarquilla les yeux, affolée devant une vue aveugle. C'est quoi ça ? On appelle ça les vacances... Coincée au milieu de ces rails, que je suis bête... Il ne daigne même pas me regarder... Christine doit être à la plage en ce moment... Il est où mon portable ? Laisse tomber... Dans les catalogues, on ne montre pas ça... c'est clair... c'est pas la Tunisie, mais quand même... Attends, mais c'est une montagne ça ? Ou un nuage ? J'ai mal aux yeux... Il nous reste encore une semaine... Et tout ce brouillard ? Autant vaut être aveugle, tu ne loupes rien...

En route, je suis calme. Le train s'arrête, je suis inquiet. Quel rapport ? Espérons qu'il fera beau aux Lofoten. Combien de morts en Haïti ? De toute façon... Si j'y pense, on n'a vraiment jamais été sans soucis... Dès le début, il y avait son ex, puis les chagrins de sa famille... Là c'est ça passe ou ça casse. On ne peut pas recommencer à Paris en septembre sans qu'on ait décidé... C'est quoi le bouquin du vieux ? *Modifkasjonen...* ça me dit quelque chose...

Faut pas faire des bilans, surtout pas maintenant. On attendra la fin du voyage. Je crains déjà la porte qui se referme, sans que rien n'ait changé... Les mêmes hésitations, les mêmes phrases... Et si on était juste des masos ? Les autres couples en Côte d'Azur, à Djerba... et nous comme des andouilles vers le Cap Nord... mais on n'est même pas foutus de passer le cap pour de vrai... Voilà ce qui nous unit...

Un éclair inonda le ciel de lumière pour un instant. Puis, une apnée immobile scanda l'attente du tonnerre.

Pourtant, j'ai encore envie d'elle, surtout quand elle ne me regarde pas... Jadis, je lui ai écrit des poèmes, mais elle voulait de la prose... Puis j'ai arrêté...

En avion, on se tenait la main, puis on s'est endormis en même temps.

Le chef du train arpenta le couloir et annonça : « The tree has been removed. We'll leave again in five minutes ». L'aveugle traduit dans un français impeccable et ajouta, brandissant le livre : « Sans modifications, il ne se passe rien ».

Luc désigna la carte de Bodø : la gare n'était pas loin de l'embarcadère.

L'espoir dans la tasse

Gabriel Boutry

Le diagnostic tomba.

- Mademoiselle James, je suis désolé. Avec un choc pareil c'est déjà une chance qu'il s'en soit sorti, dit le médecin.

- Mais alors vous voulez dire qu'il n'y a rien à faire à part attendre qu'un jour ou l'autre il se réveille ?
Questionna Leane à bout de souffle.

- Vous pouvez toujours rester auprès de lui et lui parler les patients qui sont dans le coma nous entendent et ressentent les choses autour d'eux, répondit-il avant d'ajouter : « Néanmoins gardez à l'esprit que cela dépend de lui et de sa volonté de vivre ».

Ce sentiment de regret mélangé à la rancœur et la colère envers elle-même ne la quittait plus. Comment serait-ce possible de se pardonner une chose pareille ? Comment pourrait-elle vivre sereinement sachant que lui son petit ami était dans un lit d'hôpital comme prisonnier à cause d'elle et de ce monstre. Pouvons-nous le qualifier autrement ? Par le passé il lui permit de rencontrer son amoureux. De plus pendant de longues années il l'aida à se déplacer en l'accueillant au cœur de ses entrailles. Cependant ce jour là elle lui avait demandé l'impossible, mourir rapidement. Alors pourquoi avait-il poussé son rugissement à sa vue ? Il aurait été tellement facile pour lui de fermer les yeux en faisant semblant de ne pas l'avoir vue. Il en fut ainsi.

Ce mardi à 16h31 Raphaël surgit de nulle part, averti par le bruit, et vint à son secours, par contre il ne put rien contre la bête d'acier sur rail. Il eût juste le temps de soulever la tête de Leane et de pousser son corps. Un monstre blindé écrasa sur son passage un jeune homme. Le monstre tenta de freiner mais ne pu s'arrêter à temps. Le seul problème vint au moment où il voulut après avoir dégagé son amie sortir lui-même.

Impossible de bouger, il se sentit comme paralysé. La peur fait faire des choses insensées ou plutôt nous bloque avant que l'on en fasse. Un crissement aigu résonna comme pour percer le silence qui régnait dans l'esprit de Leane et le sang éclaboussa les rails. « Et tout cela pour en arriver là » se dit Leane. C'est juste un départ discret qu'elle espérait. Pour elle une vie trop dure et qui ne mérite pas d'être vécue voilà ce qu'elle s'apprêtait à abandonner. Elle avait perdu tout espoir tout rêve. Elle repensait au sentiment qu'elle éprouvait pour lui. Quand soudain elle entendit la sirène des ambulances. Ce qui avait le plus d'importance dans sa vie était là sous ses yeux humides d'où coulaient des larmes, qui dégoulinèrent sur sa peau lisse pour ensuite tomber sur les rails. Tout se passa vite ensuite et sans qu'elle s'en aperçoive elle se retrouva dans un taxi à suivre cette ambulance qui ne se préoccupant des feux emmenait Raphaël vers l'hôpital le plus proche.

Pendant ce temps dans le wagon numéro trois l'ambiance était vive. « Ah, c'est pas vrai encore un accident sur la voie ! Les gens ne peuvent-ils pas choisir un autre endroit pour se suicider ? ». Ce monsieur habillé d'un costume n'était pas le seul à lever le ton. « Putain mais j'y crois pas là ça fait plus d'une heure qu'on attend ! » s'exclama un garçon en fixant le hublot. Dès lors les bouches se délièrent pour critiquer et s'indigner à l'unisson. Devant tout ce chahut il y en avait un qui ne disait mot. Si il ne lui avait pas été donné de voir il avait par contre une ouïe une odorat et un toucher supra développés, de sorte qu'aucun détail de la situation ne lui échappait. Calme et posé il restait assis en demi lotus en occupant un siège et demi et avait l'air de contempler l'évènement qui pour lui ne semblait pas alarmant. La sérénité qui se dégagait de cet homme nous portait à croire qu'il était comme dans un autre monde. C'est dans ce monde qu'aurait voulu se trouver la mère au foyer qui se trouvait juste devant lui. Elle l'observait comme fascinée par la vue d'un personnage aussi singulier. Comme lui son chien ne bougeait pas d'un poil. Tout le monde voit des labradors auprès des aveugles mais lui avait choisi un bâtard pour l'accompagner. Cet homme était d'un âge avancé et habillé simplement comme un montagnard aurait pu l'être, par ailleurs il aimait porter ses gros colliers de perles en bois. Il prit son mal en patience et contrairement aux autres passa les trois heures d'attente dans le calme. Après cette petite mésaventure il décida d'aller prendre un thé dans un salon.

Un lit d'hôpital, un malade. Leane déboula dans la pièce et je l'appelai.

- Hey Leane !

Comme je le présumais il n'y eut ni réponse ni regard. Je ne pus savoir dans quelle dimension je me trouvais. Soudain une voix féminine résonna dans la salle. « Ahhh, m'exclamai-je, mais qui êtes-vous ? » Je fus soudain pris par la panique. Cette femme d'un certain âge me terrifiait, rien que de voir son regard vide les larmes me venaient aux yeux. Rien ne cachait ses nombreux hématomes et le sang qui coulait de ses tempes. Elle s'avança de moi à la façon d'un zombie, je cherchai le moyen de partir mais pas le moyen de bouger. Elle me chargeait. Plus que quelques mètres me séparaient d'elle. Et là elle s'arrêta net. Je repris mon souffle doucement puis parlai à haute voix.

- Toi comment tu es mort ?

- Mais je ne suis pas mort.

- Je vois dans ce cas cela va être compliqué de reprendre ton corps.

- Comment ça va être difficile, c'est quoi ce prix à payer ?

- Tu le sauras bientôt.

Puis elle partit et me laissa avec Leane qui me tenait la main. C'est comme si je la voyais avec un autre homme. Sans raisons apparentes elle quitta la chambre après lui avoir fait un bisou. Je décidai de la suivre. Ce fut probablement la peur de revoir cette femme qui me poussa à franchir le pas de la porte. Étrange sensation, je ne ressentais pas le froid ni même les particules de pollutions qui chatouillaient mes narines en temps normal. Je ne disposais que de deux de mes sens.

Un coup de klaxon retentit, Leane n'était pas loin. Je traversais à mon tour la route pour la rejoindre dans le salon de thé en face de la route. Rien que de voir l'ambiance et les nombreuses boîtes de thé derrière le comptoir je pouvais imaginer l'odeur délicieuse qui émanait de ce lieu. Au fond du salon dans un coin d'ombre étaient installé un étrange personnage et son chien. Bizarrement la place que choisit Leane se trouvait à deux tables de lui. Je décidai de me rapprocher de lui. Cette lumière qui se dégageait de cet homme m'éblouissait et m'attirait à la fois. Arrivé à sa hauteur il me regarda tout à coup a dans le blanc des yeux. Je me sentis déstabilisé, cela n'a rien à voir avec la vieille de l'hôpital. Je commençai alors à lui demander comment il était mort ? Sa réponse : une question. « Qu'est-ce qui te fait croire que je suis mort ? ». Il me fit ensuite signe de m'asseoir. C'est là que je commençai à entendre cette voix. Il était là devant moi, je ne savais pas quoi lui dire. Il m'inspirait la confiance. Après une courte discussion il conclut ainsi.

- La bonne solution n'existe pas il faut juste que tu ouvres les yeux sur les problèmes.

Mais est-ce que tout est aussi simple que le prétend cette aveugle ?

Il but une gorgée de thé et se leva pour prendre place près de Leane qui fut un peu surprise d'être accostée par un vieillard aveugle. Il se présenta comme un ami de Raphaël. Leane n'aurait jamais parlé à un inconnu. L'aveugle lui laissa tout son temps et se concentra uniquement sur ce qu'elle voulut bien lui dire. Ensuite il lui raconta son histoire.

Il avait servi en tant que béret vert dans l'armée. Et ceci marqua à jamais son destin. Engagé très tôt il fit parti de la coalition contre le grand Reich et plongea la tête la première dans ce bain de sang que fut la seconde guerre mondiale. Largement affecté il ne fut pas au bout ses peines puisqu'il vit la mort de près où il fut envoyé. Ni plus ni moins qu'un camp de concentration. Il put avoir un aperçu de l'enfer, la mort, la décomposition des corps, l'extermination gratuite et le manque d'humanité auquel on pouvait assister là-bas. Mais cela ne l'acheva pas pour autant au contraire. La guerre finit. Il en sortit plus fort mais aussi avec une

sensibilité qui faisait de lui un homme au grand cœur. La paix et la sérénité qui se dégageaient de son visage me donnaient de l'espoir. Si il était possible de dire en un mot ce qu'il représentait je dirais « la vie ».

Il lui dit de venir le voir ici dans ce salon de thé trois fois par semaine pour parler et surmonter cela. Je la raccompagnai chez elle et me décidai à retourner chez moi. C'est là que je la vis, cette lettre déposée sur mon bureau et signée de sa main.

Mon chéri,

Pardonne-moi je t'aime et cela je veux que tu le gardes en mémoire. Si tu dois te souvenir de quelque chose alors souviens-toi des bons moments que l'on a eu ensemble. Tu te rappelles de la fois où tu es venu chez moi en cachette pendant la nuit. Je me croyais comme dans un rêve mais tu étais là auprès de moi. Ce fut notre première nuit ensemble. On a parlé, on s'est compris et à partir de ce moment-là nous n'avons fait plus qu'un. On aurait dit que quelqu'un avait arrêté le temps pour nous laisser apprécier un des plus beaux moments de notre histoire. C'est à partir de ce moment que j'ai vraiment réalisé combien je t'aimais. Aussi je n'oublierais jamais ton expression quand ma mère t'a surprit en descendant de l'escalier. Tu n'aurais jamais pensé qu'elle te demanderait : « Thé ou café ? ». Avec ma famille tout s'est toujours bien passé. Ma mère t'a toujours apprécié et elle me disait tout le temps de ne pas laisser partir « un aussi gentil garçon ».

Tu te souviens de mon oncle Bertrand, je suis allé chez lui la semaine dernière. C'est arrivé si vite et j'ai eu si peur. J'ai eu beau le supplier de ne pas le faire il a continué jusqu'au bout. Le pire c'est que personne ne s'est rendu compte de ce qui c'est passé et quand j'en ais parlé à maman, elle ne m'a pas cru. Je me sens comme souillée. Je ne peux garder un tel poids dans la conscience. Je suis désolée...

Leane

Je devais agir. Comment avait t-il pu faire ça à sa propre nièce ? Il n'allait pas s'en tirer comme ça, il allait me le payer. Si je ne faisais rien elle ne tiendrait pas tenir le coup. Je devais vite trouver l'aveugle car c'était le seul qui puisse m'aider. Je me dirigeai alors vers le salon de thé.

Une sensation que je n'aurais jamais pu imaginer, celle que l'on a en volant. Je ne pouvais malgré tout apprécier ça car la pensée de Leane et son oncle Bertrand m'obsédait trop. Déjà l'enseigne verte du salon de thé se dessinait sous mes yeux.

- Vous le saviez ? Dis-je à l'aveugle qui se trouvait à la terrasse.

- Bonjour Raphaël. Me répondit-il.

- Il a abusé d'elle cet enfoiré !

- Assis-toi et parlons-en.

- Nous devons agir.

- Dans un premier temps tu vas me dire ce qui s'est passé exactement et on va ensemble réfléchir sur ce problème pour trouver la meilleure solution pour Leane. Pense au fait que ce problème la concerne en premier lieu, ne te laisse pas submerger par tes sentiments. Je comprends que cela te mette hors de toi mais sous le joug de la colère on n'arrive à rien.

Je lui expliquai rapidement avant d'être pris d'une soudaine douleur dans la poitrine. J'eus juste le temps d'entendre ces quelques sons : « *Ne é pas m'en perso u robème* » avant de m'effondrer.

Le noir et toujours cette douleur. Quand j'ouvris les yeux je vis l'oncle Bertrand, Leane, sa maman et en face un homme en costume derrière son bureau de plus un policier se trouvait devant la porte. Leane parlait en laissant échapper des sanglots.

- Merci mademoiselle, j'en ai assez entendu. Avez-vous autre chose à ajouter ? Dit l'homme.

- Non, dirent Leane et l'oncle Bertrand

- M. James Bertrand, aux vues des indices et témoignages rendant vraisemblable le fait que vous ayez commis des violences sexuelles sur la personne de James Leane, je vous informe que vous allez être mis en examen dès maintenant et jusqu'au procès. Cette décision est sans appel et prend effet maintenant.

Je vis le soulagement sur le visage de Leane. Comme si elle recommençait à espérer. Ce sont ces yeux que j'aime tant. Le policier vint menotter l'oncle Bertrand et ils disparurent dans les longs couloirs du palais de justice tandis que Leane, sa maman et le juge discutaient du futur procès et de la peine que le prévenu risquait. Je fus soulagé pour Leane. Plus tard Leane et sa maman quittèrent les lieux, Leane de son côté décida de passer à l'hôpital. Quelques bonjours échappèrent de ses lèvres mais guère plus, ce qu'elle voulait c'était lui parler. Après s'être assise à ses côtés, elle lui prit la main, l'embrassa puis commença à murmurer à son oreille.

- Mon chéri, mes problèmes commencent à trouver des solutions. Aujourd'hui je me sens un peu mieux. Toi comment vas-tu ? Toi aussi tu vas mieux. Dis-moi que ce n'est pas fini.

Tendis que Leane s'endormait la tête sur ma cuisse et serrant toujours ma main, la douleur me vint encore une fois et je tombai.

Une bonne odeur se dégageait de la cuisine. J'étais devant le gaz la poêle à la main en train de retourner une crêpe. Leane était assise sur le canapé, attendant patiemment pour goûter. Nous mangeâmes ces fameuses crêpes avec du chocolat avant de regarder notre émission préférée et de nous mettre à parler de tout et de rien l'un contre l'autre sur le canapé. Cet instant était béni, si simple et pourtant si précieux. J'avais toujours rêvé de rencontrer cette personne avec qui un moment aussi banal pouvait devenir le plus merveilleux au monde. Le simple fait de regarder ses yeux me donnait confiance en moi, me rendait plus fort et plus faible à la fois. Nous nous endormîmes sur le canapé main dans la main.

Je ressentis des courbatures partout. Ma gorge me faisait mal et était sèche comme un désert. Ma main, ma main était dans la sienne. Les yeux ouverts je vis Leane couchée sur moi et l'aveugle au fond de la pièce buvant un thé comme à son habitude.

Le jour où j'ai caressé une photographie

Francis Richard

Sur la table du buffet de la gare où je suis à attendre, une araignée me regarde. Je n'y ai pas tout de suite prêté attention, mais je finis par la percevoir, la sentir même.

Depuis les cauchemars de mes nuits d'enfants, j'ai la phobie de ces bêtes-là. Je n'ai toujours pas compris pourquoi Dieu, que l'on dit bon, a créé de tels êtres, ni pourquoi, embarqués sur une arche, ils ont survécus au déluge. Pourquoi le mythe n'a-t-il pas, dans le débordement infini des flots, fait disparaître ce bateau, entraînant à jamais les arachnides et autres bestioles malfaisantes ? Je ne peux voir de pluie sans rêver qu'elle répare cette faute, ou que, Darwin me pardonne, l'évolution des espèces ôte toute vie à ces animaux.

Il en va de même des moustiques. Dans le noir j'entends leur bourdonnement, obsédant, entêtant, je sais que je vais être piqué. Il se rapproche, il est là, prêt à fondre sur la proie que je constitue, il me faut tenir. Une désagréable sensation urticante, aïe, ça y est, il m'a eu.

Maman, maman, vite, caresse-moi d'une pommade apaisante.

*

L'annonce du passage d'un train crachée par les haut-parleurs me tire de ma somnolence. Je n'aime pas ces voix enregistrées, je préférais les chefs de gare et leurs accents régionaux. L'araignée n'est probablement pas sur la table, mais bien dans mes pensées, comme l'est le moustique. Et comme ce matin ma mère, à laquelle je pense rarement, m'occupait. Cela fait longtemps que je ne l'ai vue. A sa retraite, lorsqu'elle s'est installée dans la maison de mes grands-parents, je n'ai pas tardé à en perdre le chemin.

Enfant, je faisais souvent ce voyage lorsque j'allais l'été en vacances chez eux. Avec toujours la longue attente de la correspondance assurée par un autorail brinquebalant, aux sièges de moleskine rendus brûlant par le soleil de juillet. Le buffet de la gare n'a probablement pas changé depuis. Je connaissais par cœur le nom, souvent évocateur, de tous les arrêts, que je récitais, dans l'ordre, en chantant à voix basse. La plupart sont maintenant désaffectés. A quoi bon me remémorer le passé ?

*

- Emmène-moi

- Non

- Reste, alors...

- Non

Et puis le silence. Je n'ai pas entendu le début de leur dialogue. La voix de la femme est chaude, une voix de gorge, suave, de quelqu'un qui fume trop. Celle de l'homme, dans la brièveté de ses réponses, m'apparaît douce, un peu traînante. Ils sont assis derrière moi, de cette façon je ne pourrais pas les voir. La femme reprend : « alors je prends le train seule ? »

Cela fait longtemps que pour ma part je prends le train seul. Je n'ai plus peur des tunnels, au contraire. J'aime les vibrations engendrées par le renvoi du déplacement de l'air contre les parois. J'aime les bruits amplifiés par la résonance, assourdissants. J'aime l'idée qu'on y est totalement piégé.

Aujourd'hui je prendrai un train avec ma sœur. Elle m'a donné rendez-vous ici, et ne devrait pas tarder à arriver. Cela fait bien longtemps que j'ai pris le train avec quelqu'un.

Je repense à ce journaliste de " La Vie du rail " qui m'a écrit il y a quelques jours pour une interview. Je ne vois pas ce que je pourrais lui dire de plus que cela : j'aime prendre le train, sans raison, je le prends seul,

j'affectionne les lignes avec des tunnels. « Avec des tunnels ? » Reprendrait-il, pour m'emmener sur un terrain où je n'ai guère envie d'aller. C'est pour cela que, sans lui dire déjà non, j'ai différé ma réponse. Il faudra que je l'appelle, que je décline sa demande.

*

Les talons de la serveuse claquent sur le sol carrelé, comme si elle portait des chaussures trop grandes pour elle. Je lui fais signe quand elle s'approche, et lui commande un autre café. Le premier était infect, celui-ci n'a rien à lui envier.

Le couple derrière moi est toujours là, je perçois des mots, des bribes de phrases. Je n'ai pas honte à être indiscret, je me concentre pour écouter, en savoir plus sur leur histoire. C'est la musicalité de la voix de la femme qui m'attire je crois. Ses silences entre deux phrases aussi sont musicaux, ses reprises de respiration sont en harmonie.

L'homme ne dit plus rien. Parlerait-elle ainsi à voix haute si elle était seule, exposée, vulnérable. C'est vis-à-vis de lui qu'elle est vulnérable. Pas de supplique de sa part. Elle raconte leur rencontre, il y a quelques années, le besoin qu'elle a d'être avec lui. L'éloignement qu'il lui impose, et qui lui pèse. Le peu de temps qu'ils passent ensemble, quelques jours de vacances, quelques week-ends, à chaque fois volés. Et toujours au même endroit, là où ils se sont connus. Un endroit qui n'appartient qu'à eux. Elle aimerait étendre leur territoire, à l'infini. Elle parle de cette gare, devenue le lieu de leurs séparations répétées.

Elle ne dit rien de lui, très peu d'elle : elle parle d'eux.

*

Deux ! Je n'ai jamais su comment faire, pour être deux, et que cela puisse durer. Comme s'il y avait une recette. J'ai bien fait quelques tentatives, m'efforçant d'y croire. Je n'ai jamais réussi à tenir plus que quelques mois. Est-ce que cela tient de la réussite, d'ailleurs, ou de l'échec. C'est ainsi, simplement. Toujours est-il que

j'ai plus vécu seul qu'avec une femme, et que cela ne va pas changer : qui voudrait de moi ? Et est-ce que je le voudrais ?

Je voudrais comprendre le refus de cet homme : est-ce pour autant que cela expliquerait les miens ? Pourquoi se refuse-t-il à l'engagement ? Crainte de l'échec, ou renoncement ?

Peut-être trouve-t-il son équilibre dans cette relation discontinue. A moins qu'il ne soit marié à une autre, sans qu'elle le sache. Ou qu'il ait plusieurs maîtresses. Voilà un mot que je n'aime pas : je lui préfère celui d'amante, plus porteur de douceur, et de partage. Je ne l'aime pas. J'imagine qu'il se joue d'elle.

Cette femme me séduit et son histoire, telle que je la perçois, me touche. Il ne faut pas qu'au travers de cela je juge cet homme. Même si c'est déjà fait. Je le vois en rival, alors qu'il n'y a aucune raison que j'entre en scène. Je ne comprends pas pourquoi il reste sur son refus. Tout en elle paraît séduisant.

Elle ne donne cependant pas l'impression de souffrir. Je suis surpris par son calme apparent. Elle continue à lui parler, il persiste à ne répondre que brièvement, comme pris en faute.

Sa voix m'entête. La beauté d'une voix me paraît une raison suffisante pour suivre une femme, ce que je n'ai jamais fait. Comment le pourrais-je aujourd'hui ?

*

Elle ne devrait pas tarder à arriver maintenant. Je ne sais quel accueil lui faire. J'ai été surpris qu'elle me propose de finir le voyage avec moi. Elle aussi il y a longtemps que je ne l'ai vue. Elle va certainement me demander, de sa froide assurance, comment je vais. Elle ajoutera « Tu as l'air en forme » ou quelque chose comme cela, sans attendre de réponse. Je vais essayer de ne pas grogner, et même d'être chaleureux, peut-être.

Je n'ai aucun grief contre elle, mais je n'ai rien à lui dire, c'est tout. A part d'être d'être frère et sœur, nous n'avons rien en commun, indifférents l'un à l'autre, définitivement je pense.

Je me souviens de sa réaction, quand je lui avais annoncé que j'allais devenir conducteur d'une machine énorme. « Quelle drôle d'idée. » C'est tout ce qu'elle avait pu dire. C'est vrai, c'était une drôle d'idée, que d'expliquer que cette machine qui creuse des tunnels en avançant de peu de mètres à l'heure, allait combler mes besoins d'espace et d'échappée belle. Elle s'était bien gardée de relever l'ironie du "comblé", s'agissant d'une machine qui creuse. J'ai toujours été éberlué par son manque d'humour.

*

Il y a quelques nuits, je portais un sac à dos rempli de boules de pétanque, tandis qu'un accordéoniste obèse jouait une gigue endiablée, sur laquelle je dansais avec frénésie, à en perdre l'équilibre, plein d'une ivresse invouable. Bien que titubant sous le poids du fardeau, je tournais, tournais, comme un derviche talentueux.

Je n'ai jamais joué à la pétanque. Aux boules, enfant, sur l'esplanade caillouteuse devant la maison de mes grands-parents. Des boules de plastique aux couleurs vives, qui rebondissaient de façon improbable sur le sol bosselé. J'étais mauvais perdant, certain que j'étais le meilleur, et que les graviers qui déviaient mes tirs précis avaient été placés à dessein sur mon chemin.

Je n'ai jamais dansé non plus, je n'en ai jamais eu l'occasion. Je ne suis pas sûr que j'aurais aimé cela. Ma mère, je crois bien, me racontait qu'aux premiers temps de son mariage, mon père l'emmenait au bal. Elle était bonne danseuse, disait-elle, tandis que lui était plutôt maladroit. La Libération, le 14 juillet, il fallait à mon père une grande occasion. Elle ne m'a jamais dit (je ne lui ai jamais posé la question) pourquoi ils avaient cessé. Elle en semblait insatisfaite.

Mes parents ne figuraient pas dans ce rêve, mais là je ne peux m'empêcher de penser à eux. Je ne les ai jamais vus échanger la moindre marque de tendresse. Était-ce de la pudeur ? Ou bien, empreints d'une spiritualité que je n'ai jamais discernée, avaient-ils décidé un jour de s'en priver ?

Je crois que j'ai fait ce rêve la nuit où ma mère mourrait.

*

« Tu as l'air d'aller. » J'avais préparé mille et une réponses, aucune ne me vient à l'esprit, tellement ma sœur est sans surprise.

Le " merci " que je lui souffle me parait d'une banalité indécente, une muflerie presque.

Elle tire une chaise, s'assied à côté de moi. Me demande si, comme elle, je souhaite commander un café. Si c'est tout ce que tu as à me dire, alors, prenons ce café, et partons.

Elle reprend très vite : « Je ne comprends pas pourquoi nous laissons ainsi passer le temps. Ce matin, j'ai changé d'avis. Nous n'allons pas prendre le train, j'ai loué une voiture, cela sera plus facile sur place, nous ne dépendrons pas des autres, j'ai envie d'être avec toi. »

Ne pas réagir, ne pas lui dire que je ne sais pas si j'ai envie de ce huis clos avec elle. M'amadouer, puisqu'elle semble amadouée elle-même.

« On a un peu plus de temps ici alors. J'aime bien cet endroit tu sais, le passage des gens, dans un état intermédiaire, dans cet entre-deux du voyage pas encore achevé. Les buffets des gares ne sont pas des lieux où l'on vient, ce sont des endroits où l'on s'arrête, contraint, et que l'on subit. Tout à l'heure, en t'attendant, j'écoutais le couple assis derrière moi. Ils vont se quitter, elle ne veut pas. Elle expliquait combien elle se sent riche avec lui, et démunie loin de lui. Elle parlait de la nécessité de mutuelle pédagogie qu'un couple se doit. Je n'ai pas réussi à tout entendre, mais cette femme me plaisait. Je l'aurais bien suivie. »

Pourquoi lui dis-je cela ? Jamais je ne lui parlé de femme, jamais elle ne m'a vu avec une compagne.

*

- Tu ne peux pas la voir, mais il y a une araignée, là, juste à côté de nous, sur la vitre de la fenêtre. Je me souviens comme enfant tu en avais peur !

- C'est fini tout cela, j'ai d'autres peurs maintenant, et nous n'allons pas en parler.

Oui, j'ai d'autres peurs ma chère sœur, et ce n'est pas à toi que je vais les exposer, et surtout pas ici et maintenant. Mais je te reconnais, toi, la forte, la déterminée. Te voilà chef de famille puisque tu es l'aînée. Je te laisse bien volontiers ce rôle ! Reprendre le dialogue avec toi, ne pas laisser le silence s'installer. Le silence, voilà une chose dont j'ai peur. Le silence absolu, plus un seul son. Certains bruits aussi me font peur, ceux que je ne peux identifier, ceux de la nuit, encore la nuit. Les médecins m'ont dit que j'avais eu de la chance. L'explosion dans le tunnel, en plus de me laisser aveugle, aurait pu me laisser sourd. Tu parles d'une chance !

Je rêve encore en couleur parfois, même si je fais souvent un rêve récurrent, où tout est blanc. Et puis cela se fissure, se désagrège, jusqu'à s'effacer, tout en restant blanc, lumineux, aveuglant. Déstabilisant, comme un tableau de Ryman.

Mais peut-on rêver des sons si l'on est sourd ? Qu'entendrais-je, si j'étais sourd ? J'ai des images plein la tête, sans cesse, qui me viennent à l'esprit, sans effort. Ainsi cette femme, l'abandonnée, la délaissée, je la vois. Même si ce n'est que le fruit de mon imagination : rien ne viendra me détromper, et son image pour moi restera pure.

*

Ma sœur parle toujours, évoque des souvenirs, passés ou récents. Je ne l'écoute pas vraiment, mes pensées courent, et se superposent à ses mots. Il n'est pas toujours aisé à l'aveugle que je suis devenu de se concentrer sur son interlocuteur. Aucune expression à discerner, aucun geste à analyser. Un tunnel...

J'y reviens sans cesse, à ces fichus tunnels. Pour mon épanouissement professionnel d'abord, et puis la fin, la plongée dans le noir, le tunnel à jamais. C'est vrai ma sœur, cela faisait partie de mes peurs d'enfant. Je ne l'ai jamais dit à personne, comment aurais-je pu en parler ? Et à qui ? Alors, chaque fois que le train où je me trouvais plongeait dans un de ces trous, je fermais les yeux très fort, grimaçant horriblement, et je tendais tous mes muscles pour tenter de m'affranchir des vibrations que subissait le wagon, recherchant une apesanteur que je n'ai jamais trouvée. Je pense que tout le monde autour de moi pouvait me voir.

Je ne me laisserai pas interroger par ce journaliste, c'est décidé désormais. Il faudrait que je me livre trop, je ne le veux pas. C'est un de mes anciens collègues qui, m'a-t-il dit, lui a parlé de moi.

Je ne veux plus maintenant évoquer cet accident, et ses conséquences. La cécité, la gueule cassée, bien que réparée, que je n'ai jamais vue, et que j'ose à peine toucher. Mes camarades de travail, pour certains plus durement atteints, tous perdus de vue à présent. L'enquête, longue, éprouvante, qui n'a pas permis de définir les causes réelles de l'explosion. Et puis la suite que je donne à cela, ces nombreux voyages en trains, sur les lignes les mieux pourvues en tunnels, à la recherche de je ne sais quoi : ma vue, pourquoi pas, ou autre chose ?

*

- As-tu sur toi une photo de maman ? Je voudrais la toucher.

Je n'écoute pas sa réponse, je pense à ces années, sans contact avec ma mère, depuis bien avant l'accident. A sa lettre, étrange, et inacceptable, où elle me disait m'aimer, mais ne pas supporter l'idée de me rencontrer. Lettre obscène, qui me fut lue par un tiers, étranger à tout cela, pénétrant de la pire des façons

dans mon intimité. La dernière lettre, celle de l'hôpital, la seule de l'âge adulte je crois. Je ne l'ai pas conservée, mais certains mots sont ancrés à jamais dans mon esprit.

Me prenant le bras, elle me met une photographie dans la main. C'est un tirage sur papier glacé, lisse, trop lisse, et froid, très froid. Je fais glisser mon doigt dessus, aucune aspérité, aucune vibration, aucun souffle. Sans surprise : j'ai toujours été convaincu du caractère mortifère de la photographie. Cela va bien à ma mère : une femme froide, sans émotion apparente. Mais qui aimait danser !

- Raconte-moi cette photo, je ne me souviens plus de ses traits, ni même de la couleur de ses yeux.

Ma sœur raconte, à n'en plus finir si je ne l'interromps pas, la vie de cette femme, leur relation, tendre et douce, à l'opposé de ce que j'ai connu. Mais ne me dit pas la couleur de ses yeux : peur de l'aveugle, crainte de prononcer ce mot, "œil" ?

Elle parle aussi (je ne le lui ai pas demandé) de notre père, pour évoquer sa mort. Me rappelant ce que j'avais oublié : les silences de son épouse, qui ne fit alors aucun commentaire. En s'installant quelques années plus tard dans la maison de ses beaux-parents, elle réalisa cependant ce que tous deux avaient souhaité : finir sa vie à la campagne.

J'ai toujours la photo entre les mains, mes doigts finissent par coller à sa surface, ma sueur la souille. J'ai envie de la déchirer, d'en finir enfin. Je ne dis rien, j'écoute une histoire où je n'ai pas de place : la légende d'une mère.

Je triture cette photographie, je la masse, la malaxe. Jamais jusqu'alors je n'avais autant touché cette femme. Je voudrais qu'elle me rende la pareille : je n'ai pas le souvenir qu'elle m'ait jamais pris dans ses bras.

*

Le bruit d'une chaise derrière moi. L'homme, manifestement, s'est levé, et va s'en aller. La femme lui demande si elle peut se serrer contre lui, elle a envie une dernière fois. Il ne répond pas. Que pourrait-il dire, sans avoir l'air de capituler ? Des bruits de pas, la sensation d'un mouvement tout proche, il est parti. Sans elle, qui ne dit plus rien. Sans doute pleure-t-elle en silence.

Nous sommes deux, elle et moi, nous tournant le dos, seuls l'un et l'autre. Elle dans sa séparation, moi dans ma condition nouvelle d'orphelin. A-t-elle écouté quelque chose de ce que je disais ? A-t-elle seulement remarqué ma présence ?

Je voudrais demander à ma sœur de me la décrire, mais je me ravise. Elle risquerait de broder, de ne pas aller à l'essentiel, d'y mettre des sous-entendus. Je veux conserver intact le portrait que je m'en suis fait.

- Je ne sais pas si tu t'en es aperçu, mais la femme dont tu me parlais est seule maintenant. L'homme vient de partir. Tu as raison, c'est une belle femme...

Ma sœur, ma sœur, n'en dis pas plus, je ne veux pas savoir, ne dis plus rien ! Et pars, pars vite, pars à cet enterrement, où je n'ai rien à faire, et laisse-moi !

*

Je me retourne vers la femme, toujours assise derrière moi, je ne l'ai pas entendue bouger.

- Madame, excusez-moi, j'ai envie de vous entendre encore. Je vais prendre le prochain train pour la mer. Voulez-vous boire un verre avec moi en l'attendant ?

Ombre felici

H V

I.

Je suis la mère de Camille. Il y a deux ans, mon mari est mort et j'ai quitté Paris pour Poggiorsini. Je suis née ici, en Italie, dans cette région pauvre et aride des Pouilles. A mon arrivée, j'avais oublié ce pays, la beauté, la langue. Maintenant ma langue maternelle retrouvée me baigne et m'enveloppe.

Dans ce village j'ai une maison, de la famille encore. Me voici revenue là où mon passé me rappelle, telle que j'étais enfant, joyeuse, marchant dans la campagne, là où il fait beau, là où, je le sais, il sera moins dur de mourir un jour.

Ma fille a 25 ans, elle est enseignante, à Paris, nous sommes en juin, ce sont les vacances elle doit venir, je l'attends.

Je n'ai rien à dire de ma vie. C'est une vie comme de très nombreuses autres vies de jeunes filles italiennes nées dans un village pauvre et qui partent pour la ville, faire des études puis travailler. Mon enfance a été heureuse, dans un lieu magnifique, choyée par une mère aimante. Mon père était un homme comme il s'en trouve dans mon pays, bon, rude, autoritaire, l'honneur à fleur de peau et le fusil facile. J'avais un frère aîné. Mon père était fier de ce fils si beau et qui lui ressemblait. Les filles, c'est pour chiffonner, faire de la couture, du dessin, de la musique peut-être si dans la famille on possède une guitare, mieux encore un piano. Notre famille n'était pas une des plus pauvres du village, nous avons guitare et piano. Alors moi, je chantais.

A 16 ans je suis allée passer mon baccalauréat à Bari, chez une tante, puis j'ai étudié la musique au conservatoire. Ma voix a été remarquée et très vite j'ai, comme on dit, " fait carrière ". Je ne suis pas vraiment célèbre, assez connue cependant. La musique m'a comblée d'un bonheur exigeant. J'en remercie la vie.

Ma fille est née de ce bonheur-là : une passion pour un homme que la musique habitait aussi. J'avais 22 ans, Camille est ma seule enfant. Demain enfin je serai avec elle au jardin, j'ai cueilli les plus beaux fruits, lavé les plus beaux draps.

Tandis que je raconte je me souviens, de ces soirs où les applaudissements crépitaient comme des balles, montaient sans fin de l'obscurité de la salle Eblouis sous les projecteurs, nous ne pouvions discerner les visages: une masse énorme, vague mouvante, inquiétante presque, tendue vers nous nous acclamait. Alors, nous étions ivres et comme abasourdis sous cette gloire pure, immergés, engloutis dans un bonheur plus vaste que nous-mêmes. J'ai chanté Mozart, Gluck, Puccini, Verdi, et chaque fois c'était le même bonheur, si fort qu'il en devenait douloureux. Lui souvent était là sur la scène avec moi, mon partenaire, mon amant, mon amour.

Et puis il y eut ce soir, ce soir de fin du monde. Une fois de plus nous avons interprété l'Orfeo, c'était la dernière représentation de l'année, le succès fut grand et notre joie marquée déjà de nostalgie. Il y eut plusieurs rappels, plusieurs relevés de rideau, plusieurs adieux, des acclamations encore. Des journalistes devaient nous interviewer. Le soir même une fête était organisée en notre honneur. Il n'y vint pas.

Plus tard, beaucoup plus tard, j'ai rencontré celui qui devint mon mari.

II.

Un moment à nouveau il la regarda, puis :

- Tenez, dit-il, donnez-lui ça et revenez.

La jeune fille enfourna dans sa poche l'enveloppe qu'il lui tendait et rit :

- Qui sait... Répondit-elle.

Elle enjamba le marchepied luisant de pluie, se fraya un passage entre les valises et les sacs entassés à l'entrée du wagon.

Elle ne se retourna pas, ni ne chercha, quelques minutes plus tard, alors qu'elle avait gagné son compartiment et tandis que le train s'ébranlait, à voir l'homme. D'ailleurs les vitres étaient opacifiées par une poussière dense, une crasse jaunâtre où la pluie traçait seulement de fines rigoles.

Lui, restait immobile, là sur le quai, le visage levé, les yeux déserts.

Sept heures plus tard, Nice, petit matin. Longs grincement laborieux des freins, changer de train, juste le temps, courir, les yeux lourds de sommeil et la valise de plomb. On s'installe.

A l'intérieur du wagon, il fait chaud déjà.

Le train relie Nice à Barletta où Camille prendra un autocar pour Poggiorsini, le village où vit sa mère.

Camille est enseignante, professeur de français dans un lycée parisien, et ce sont les vacances.

Cet homme qui l'avait rejointe à la gare de Lyon, elle l'avait rencontré la veille à l'Institut Italien où il y avait un film sur les chants populaires. Il était féru de musique, l'un des amis qui accompagnaient Camille le connaissait un peu, ils étaient tous allés dans un café voisin, elle avait parlé de l'Italie, de sa mère, de son départ le lendemain.

Hier soir, quand elle l'avait vu arriver à la gare, elle avait été surprise...un peu agacée " Que me veut-il ?" elle était jolie "Non, vraiment, quel âge a-t-il ? Il exagère !" Puis elle avait souri, attendrie par son air perdu.

III.

C'est après une heure de voyage, au premier arrêt, que l'aveugle monta dans le train.

Assez âgé, mais bel homme encore, grand, sec, la tête haute, des vêtements simples mais de riche étoffe, des lunettes noires. Il s'est avancé, de l'épaule il a heurté la porte du compartiment, deux fois. Camille se lève pour l'aider, elle lui demande s'il a des bagages, il n'en a pas. Il semble que cette sollicitude l'ait importuné, elle l'importune, d'un geste il écarte, puis, tâtant de sa canne, il s'assied. C'est la place voisine de sa place à elle.

Peu à peu les autres se sont endormis ou bien lisent. Un moment passe, peut-être une heure. Soudain, il lui parle.

Tournée vers lui, elle entrevoit ses yeux fermés. Elle s'était exprimée en français, pourtant c'est en italien qu'il s'adresse à elle. Tout de suite il lui parle de sa voix. Il lui dit que sa voix c'est son visage, qu'il a connu jadis un visage comme le sien, et qu'à l'entendre tout à l'heure, elle, parler, il a eu mal. Il lui dit que sa voix est brune, sombre, fruitée, du vin; qu'on peut boire certaines voix sans qu'elles tarissent jamais. Il lui dit que la

femme qu'il aimait jadis avait cette voix, et que c'est étrange car chaque voix est différente des autres, qu'il n'y en a pas au monde deux qui soient semblables. Il lui dit que sans doute, donc, il se trompe.

Elle le regarde; il semble vieilli tout à coup, un vieil homme, de bois et de terre déjà, raviné. Ses mains tremblent légèrement tandis qu'il parle d'elle, de cette femme jadis.

Et puis il se tait, bientôt on ne sait plus s'il dort ou s'il poursuit en lui-même ses images.

Camille regarde par la vitre se dérouler les champs, les paysages.

Chaleur là-bas déjà, Poggiorsini, des draps sont étendus sur des fils dans un jardin écrasé de soleil. Demain être avec sa mère.

L'aveugle descend à la frontière, quelqu'un est là qui l'attend.

IV.

C'était un auteur assez connu déjà quand eut lieu l'explosion : une tentative de suicide au gaz, 1er étage de son immeuble : trois blessés, un mort, le mort n'étant pas le suicidé. Cet accident le laissa dans une infirmité qui fit fuir la femme qu'il aimait. Elle était jeune, belle, il comprit, ne chercha pas à la retenir, ne lui en voulut pas. Il cessa d'écrire et, sans plus voir personne que ses amis proches, il vécut de l'argent que lui avait rapporté le succès de ses œuvres. Beaucoup de temps passa avant qu'il ne se sentît à nouveau la force d'aimer. La lumière parfois revient dans les cendres, cela arriva. Un amour différent, plus sage, aussi beau.

Cependant il n'oubliait pas cette femme enfuie, l'intensité des heures, son regard, son sourire, la façon dont elle disait sur scène les textes qu'il écrivait pour elle en pensant à la façon dont elle les dirait. Il n'oubliait rien d'elle. Il continuait à suivre de loin sa carrière, à écouter les critiques, le programme des théâtres, mais sans aller aux spectacles dans lesquels elle jouait, ça non, il ne pouvait pas.

Un jour, alors qu'il marchait sur les quais, il entendit sa voix. La radio d'un bouquiniste retransmettait un passage d'une pièce où elle avait un rôle. Il entendit sa voix et sa voix le gifla comme une main, lui empoigna le cœur avec une force qui le fit vaciller. Il se tourna vers le fleuve, appuyé à la rambarde, livide, il devint si étrange que le bouquiniste s'alarma, croyant qu'il allait se jeter. Il le crut lui-même.

Beaucoup plus tard, une autre fois, il pensa reconnaître sa voix, ce n'était pas elle, il comprit que du temps avait passé.

Nous le retrouvons là, à Vintimille, dans le train qui vient de s'arrêter. Il sort de son compartiment, il prend le couloir sur sa gauche et, le longeant, il se dirige vers la portière. Il est grand, vieilli mais bel homme encore, des vêtements simples mais de riche étoffe, sa canne blanche heurte alternativement les deux parois et le guide. Sur le quai, elle, son deuxième amour, est là déjà, à sa rencontre wagon n°3, portière de gauche. Il a compris que du temps avait passé. Elle l'attendait. Ils s'étreignent.

Derrière la vitre d'un des compartiments, une jeune fille les regarde.

V.

Puis le train lentement a redémarré, dans un bruit de roulement de plus en plus rapide s'est enfoncé dans la campagne. . Et tandis qu'il reprenait de la vitesse, grandissait en Camille un sentiment de malaise, pas vraiment une angoisse tout d'abord, non, une sorte d'inquiétude, la certitude, très bizarre puisqu'elle ne pouvait en déterminer ni l'objet ni la cause, d'avoir manqué, perdu quelque chose d'essentiel lié à ce voyageur aveugle, et qu'il lui serait désormais impossible à tout jamais de retrouver. Soudain le cœur se serre... arrêter le train, oui, s'il vous plaît, rebrousser le temps, courir, rattraper cet homme, l'appeler; le retenir, lui demander... mais quoi ? Un instant ses yeux s'était posés sur le signal d'alarme. "Je perds la tête" se dit Camille esquissant un sourire, et elle prit un roman.

Du temps passa. A Naples la plupart des voyageurs descendirent, et le brouhaha polyglotte cessa. Jusqu'à Bari, il n'y aurait plus que des gares de moindre importance, et le train deviendrait omnibus. Elle, descendrait à Barletta.

Chaleur. Le compartiment était maintenant presque vide, seul restait un paysan taciturne et, en face de lui, une femme entre deux âges. Plus tard des gens montèrent, tous italiens, des gens modestes pour la plupart. Il était l'heure du déjeuner et beaucoup déballaient des victuailles dans un bruit de papier froissé. Odeurs de charcuterie, Camille n'avait rien mangé depuis la veille, elle sortit un sandwich de son sac, une bouchée, elle le posa sur ses genoux: L'angoisse était là, insidieuse au creux d'elle, associée au visage de l'aveugle.

Chaleur, Camille transpire, ferme les yeux... Là-bas du vent, des draps blancs claquent avec un bruit lourd et mouillé. Sa mère les calme de la main tout comme on flatte un flanc de bête.

Le train avait atteint les Pouilles, il aborderait bientôt la Basilicate. Depuis plusieurs kilomètres déjà, le paysage portait les stigmates du tremblement de terre. Potenza avait été profondément touchée. Quelques

mois plus tôt, à Paris, Camille avait suivi les reportages et s'était inquiétée pour sa mère dont le village n'était pas loin. Maintenant elle voyait : la campagne dévastée, lacérée, détruite. Le train avait ralenti, des arbres déracinés tendaient le long des voies des branches sèches et roussies dont certaines frottaient en crissant l'acier du wagon au passage. La campagne semblait devenue un lieu perdu, oublié. Les villages étaient désertés, lézardes partout et murs éboulés: le soleil plaquait sur la terre un silence de craie. Camille frissonna.

..."il n'y a pas au monde deux voix qui soient semblables".

Elles en riaient toutes les deux, sa mère et elle, et même, elles en jouaient de cette similitude de leurs voix ! au téléphone par exemple ... Camille sourit à ce souvenir. Brunées et sombres les deux, voix et visages aussi, c'était vrai. Sans doute cet homme n'avait-il pas toujours été aveugle puisqu' il lui avait parlé de couleurs, "brune, sombre" avait-il dit... oui, elle et sa mère avaient cela des femmes du sud de l'Italie. Les yeux clairs de Camille la différenciaient de sa mère, mais pour le teint et les cheveux toutes deux avaient cette bruneur.

Elle jeta un regard à son reflet dans la vitre et vit en arrière plan défiler des champs et quelques arbres aussi dont certains encore étaient déracinés. Aucune récolte cette année, aucune...

Là-bas demain les arbres du jardin, le chien qui dort à l'ombre le museau sur les pattes, demain la blancheur du linge où toute la lumière du jour se pose.

..."fruitée" pour une voix, c'est un bel adjectif. Belle aussi était la façon dont il avait parlé, son amour pour cette femme. Peu de paroles pourtant, mais si fortes. Et ce tremblement des mains prises dans le souvenir. Camille fut certaine tout à coup qu'il l'avait infiniment aimée cette femme de jadis. Qu'il l'aimait encore. Elle les voit, ils sont jeunes, la femme est de dos, robe claire, elle descend en courant un sentier vers la mer, lui si grand derrière elle, il l'appelle, mi joyeux, mi inquiet de ce qu'elle puisse tomber, le chemin est escarpé, leurs

rires sonnent dans la lumière, le jour est magnifique. De quelle couleur étaient ses yeux derrière les paupières closes?

A nouveau Camille frissonna ; une autre image la traverse, et qu'elle ne maîtrise pas, un souvenir très flou de regards sur elle brusquement détournés, de silences gênés, de hochements de tête de vieilles qui s'y entendent à garder un secret devant cette enfant brune aux yeux si grands si clairs... puis surgit une autre image encore, avec elle la douleur, familière oubliée, et maintenant posée tout près, fixe, qui prend tout le regard. Un panneau de papier peint fané, des fleurs mauves sur fond beige, assez laid et qu'elle pourrait décrire très précisément, le papier d'un couloir où une enfant tapie, cachée au coin d'un meuble, écoute terrifiée les cris de deux femmes, les pleurs, les reproches.

Quel âge avait-elle alors ? Cinq ans peut-être... elle ne sait plus. La douleur à l'instant s'est faite si violente que Camille a pâli.

Peu à peu quelque chose s'écrivait en elle. Elle se passa la main sur le front, tira vers l'arrière ses cheveux, se redressa sur la banquette.

Le train avait repris de la vitesse , ils traversaient maintenant des paysages de moins en moins tragiques, comme si, les emportant dans son bruit de roulement, le train sauvait ses passagers de l'oubli, de l'horreur, de la mort et des seules pierres. Ils avaient maintenant largement dépassé l'épicentre, Potenza.

Le soir venait doucement. La chaleur était tombée. Le soleil déclinant nappait de fauve toute la campagne. La paysanne en face de l'homme s'était endormie, la tête penchée sur le côté, les deux mains croisées sur le ventre

L'angoisse de Camille se dissipait peu à peu.

De quelle couleur étaient ses yeux derrière les paupières closes?

Toujours on lui avait tu le nom de son père. C'était une inabordable question, c'était pour la mère la douleur ressurgie, immédiate, intacte, l'abîme sans fond, la pétrification du monde, pendant des jours le regard fou insoutenable, son mutisme pendant des jours. Devant le séisme que déclenchait le moindre mot à ce sujet Camille avait abandonné, capitulé, elle s'était résignée à vivre sans connaître.

Et maintenant dans ce train...

Fatigue. Camille s'est assoupie un moment, puis s'éveille, cligne des yeux, les referme :

Et voilà qu'à nouveau la femme court, descend en courant le sentier vers la mer, silhouette de dos robe claire, elle brûle les pierres, elle est rapide, légère, Gradiva, ses cheveux sombres se soulèvent à chacun de ses pas, lui non loin derrière elle il rit et il l'appelle. Cet éclat de leurs rires dans la grande lumière !...ça fait mal de ne pas pouvoir l'attraper au vol, cet éclat, l'enfermer dans sa main, et puis ouvrir, oui, ouvrir et savoir.

« Elle a la voix de sa mère » disait-on ... cette expression bizarre, une voix pour deux en quelque sorte, et que l'aveugle a entendue... mais l'autre, la femme qui court dans le sentier, de quelle similitude vient-elle? de quelle journée de voyage , de quelle folie, de quel hasard ? Cette improbable, cette foudroyante...

Pour Camille ce fut comme un éblouissement : cette femme, c'était sa mère, il suffisait d'ouvrir la main. Ça existe les hasards fous, les miracles parfois...

Dans ce train doucement une chose s'était écrite.

Alors elle tenta, dans le souvenir qu'elle avait des traits du visage de l'aveugle, elle tenta de trouver entre elle et lui des ressemblances. Elle en trouva. Ainsi son émotion : à ses côtés assise, elle avait entendu son père qui la reconnaissait. Cette certitude l'accompagna.

Quand Camille arrive au village, il fait nuit.

Et puis l'été passe.

Midi, deux corbeilles emplies de linge sont dans l'herbe. Le chien dort à l'ombre, le museau sur les pattes. Camille et sa mère déploient les draps blancs, elles les étirent et sur les fils elles les étendent.

Un coup de vent, ils claquent comme des drapeaux, la mère les calme de la main tout comme on flatte le flanc des bêtes. D'autres fois, écrasante chaleur, ils se tiennent immobiles sous le bleu cru du ciel.

La toile mouillée est lourde et fraîche à la tiédeur des bras. Les deux femmes se regardent et rient dans ce jardin que le soleil éclabousse.

VI.

Paris, mardi 4 septembre il pleut. A 10h30, Camille enfile son imper et trouve dans la poche une enveloppe. L'enveloppe non cachetée contient une page de partition: l'Orfeo de Gluck. En bas, écrit en tout petit, un numéro de téléphone. Interloquée tout d'abord la jeune femme bientôt se souvient: oui, l'homme de la gare, le mélomane qui avait entendu jadis chanter sa mère Il espérait un signe en tant qu'ancien admirateur ..? Il était mignon celui-là! Camille sourit en se remémorant l'homme. Elle avait oublié... Bah, sans importance, elle froissa le papier et, sur son chemin, d'un joli geste de la main, elle le jeta dans une poubelle.

Radiations sur mon champ de coton

Josselin Tobelem

Un quai.

- Je suis content que tu m'aies accompagné. Je redoutais ce moment. Pourquoi les adieux semblent-ils si longs alors qu'est là le train ? Dans quelques instants, la distance qui nous sépare va s'accroître en s'accélégrant, le fil qui nous relie va s'étendre jusqu'à ce que ta présence rentre complètement en moi, dans ce qu'elle a d'essentiel. J'aime que tu me manques, que nous nous voyions dans ces instants concentrés, interminables, le train est juste là. Nous sommes un peu émus, tu me manqueras davantage.

- Tu es toujours si spontané. Je ne sais même pas pourquoi tu pars, je ne pense pas que tu le saches toi-même vraiment. La gare est pleine de gens qui partent et qui arrivent, de ceux qui restent sur le quai. Crois-tu qu'ils soient les mêmes à attendre ceux qui reviennent ? Tu vas t'asseoir contre la vitre dans ce petit monde de mouvement et moi je vais m'enfoncer dans la ville avec toi, sans toi, comme un voyage en négatif. Tu as un air si vague dans ton grand manteau. S'il se trouve des femmes là où tu pars - et où n'y en a-t-il pas ? toute leur douceur va fondre pour se lover autour de toi. Tu as raison je suis émue, tu n'es jamais si beau que lorsque tu pars.

J'ai touché sa nuque au dessus du manteau blanc, et nous nous sommes approchés quelques instants, nous enfonçant l'un dans l'autre. Il y avait peu de monde sur le quai. Nous nous sommes souri une dernière fois et je suis monté. Elle m'a dit quelque chose encore et le signal a retenti. Le train a commencé de s'ébranler, j'étais parti.

Je m'installais, ne pensant à rien de particulier, regardant les voies parallèles qui sortaient de la ville. Elles déviaient rapidement, chacune dans sa direction. Étais-je dans le bon train ? Nous prenions de la vitesse et le paysage urbain se modifiait sensiblement. Je m'accordais sur cette lente transition qui me menait hors de

l'agglomération. La périphérie est un terme qui me plaisait bien, c'est la première frontière. Je vivais moi aussi une sorte de vie périphérique, à la lisère. Le cœur palpitait quelque part, tout près, mais j'avais choisi de sortir. Je préférais ne pas trop analyser les raisons, j'avais déjà constaté qu'elles ne servaient pas forcément les bonnes voies et ne seraient jamais un guide qu'il me plairait de suivre. Elles éclipsaient d'une fausse lumière des motifs plus profonds, des tendances qu'il aurait fallu jauger à l'aune de l'intuition.

J'attendais dans l'abandon que des ressources me viennent, qu'elles s'organisent comme un fleuve souterrain recueillant les eaux filtrées par la terre.

Je me détendais, notre vitesse était maintenant régulière et les passagers avaient commencé leurs escapades à travers les couloirs. Ils cherchaient de quoi agrémenter leur voyage dans leurs sacs, mangeaient ou commençaient de dormir. J'étais bien, profitant de ce départ, du mariage paisible entre l'action et l'imagination qu'il permettait. Quelques villes passèrent et je m'assoupis.

Je suis dans les rues obscures d'une ville mal connue. Je me rappelle avoir déjà marché librement de jour comme de nuit dans ces passages tortueux, m'orientant facilement, étrangement facilement en fait. Aussi, bien qu'étant ce soir le jeu de mauvaises dispositions, je décide de sortir à nouveau et de me plonger une fois de plus dans le dédale qui m'avait séduit. Mais rien ne va, la sérénité m'a quitté, je tourne aux mauvais endroits, arrivant en des lieux qui ne me plaisent pas, rebroussant chemin, inutilement.

Je suis bien décidé à rentrer et, malgré la pluie qui commence de tomber, je cherche à rejoindre une place qui m'avait marquée et que je crois trouver à proximité. Mais après avoir tourné quelque temps autour du lieu que j'avais traversé une fois par hasard, lassé, je cherche à couper, ne m'étant jamais perdu encore, pour rentrer plus vite. Seulement plus j'avance, plus il devient manifeste que les endroits que je traverse me sont inconnus et mon sens de l'orientation déraille. Alors je retourne sur mes pas, mais d'où suis-je venu? La pluie me trempe complètement à présent et je suis sorti du cœur de la ville. Sous ces trombes, les rares passants forment des silhouettes peu abordables.

Lorsque je me suis réveillé, le wagon était silencieux et il faisait nuit. La pluie battait contre la vitre. Avais-je dormi longtemps ? Des gouttes se formaient et glissaient dans le sens inverse de la marche, s'agglomérant, dépassant d'autres gouttes presque immobiles, plus petites et isolées, puis se dissolvaient lorsqu'elles atteignaient une taille critique. Nous filions avec une vitesse importante dans la campagne uniforme d'où se détachaient quelques silhouettes fantomatiques d'arbres ou de maisons. Parfois, dans un grand fracas, un train nous croisait sur l'autre voie, immédiatement englouti par l'obscurité, sa disparition faisant résonner le silence. La cadence régulière de notre marche semblait ne jamais devoir s'interrompre.

Je n'avais pas de voisin et j'eus envie de faire quelques pas pour distraire mon corps et mon esprit de leurs positions. Je me dirigeais au hasard vers l'avant, passant entre les silhouettes endormies, lorsqu'une main me saisit subitement au poignet me faisant sursauter.

- Il me semble clair jeune homme, que la nuit est tombée depuis quelque temps déjà, dit une voix basse et douce. Seuls les chats et ceux dont les pensées sont plus épaisses que l'obscurité se déplacent encore.

Je regardais l'homme qui m'avait accroché. Je distinguais mal ses traits dans la pénombre. Peut-être du fait de sa position assise, il ne s'était tourné que légèrement, pas totalement vers moi. Cette posture peu naturelle s'accordait bien avec le caractère alambiqué de ses propos.

- Accepteriez-vous, reprit-il, que je me joigne à vous pour votre déambulation nocturne ? On dit le plus grand bien de la cuisine de cet établissement et la vue y est, paraît-il, imprenable.

Sans attendre ma réponse, il se leva, conservant mon bras dans le sien.

- J'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je prenne appui sur vous, dit-il, mais vous semblez plus mobile que ma canne.

J'acquiesçai et nous nous dirigeâmes vers la cabine restaurant sans pourtant qu'il me semble vraiment nécessiter mon aide. Mais la proximité de cet homme affable ne m'était pas désagréable. Nous allions à

travers des wagons pareils au nôtre, nous orientant à la lumière des veilleuses, passant en silence entre les passagers endormis.

Lorsque nous arrivâmes, la salle était déserte à l'exception d'un couple d'hommes qui poursuivirent leur conversation sans sembler nous remarquer. Nous choisîmes une table à l'écart et j'observai un instant la longue baie vitrée du restaurant dont la surface noire superposait nos reflets aux motifs extérieurs. La lumière était ici plus vive sans pour autant blesser la vue. Je tournais mon regard vers mon curieux interlocuteur, mais à ma grande surprise, il avait chaussé des lunettes aussi opaques que la vitre et qui me renvoyaient un regard étonné, le mien.

- Je n'ai pas les jambes fragiles, dit-il en souriant. Nous sommes à l'heure la plus claire de ma Nuit et j'aime avoir quelque compagnon pour la partager. Le silence me rend à ces moments ce qu'un coup du sort m'a ôté, comme une chauve-souris, je m'oriente, voyez-vous ?

J'observais ses traits me demandant si réellement il ne me voyait pas. Je me sentais plus découvert que s'il avait pu me considérer. Et pourtant que savait-il de moi ? Il m'avait appelé jeune homme.

J'eus envie de lui raconter mon rêve. Il l'écouta avec attention puis se tut quelque temps, perdu dans ses pensées, buvant au verre que le serveur nous avait porté en hochant la tête.

- J'ai moi aussi aimé une ville, dit-il enfin d'une voix lointaine. Je ne la connaissais jamais mieux que lorsque je m'y perdais. Maintenant, il me faudrait trouver quelqu'un pour me guider, mais rares sont ceux qui savent se perdre. Alors je ne me déplace plus qu'en terrain connu, sauf lorsque je voyage bien entendu, ajouta-t-il avec un petit rire.

Mis en train par la bouteille de porto ou bien par le plaisir d'avoir trouvé en moi un révélateur adéquat pour ses souvenirs, il commença de faire resurgir la ville en question; ses arches, ses ruelles, ses places et ses

cafés. Il parla des femmes qu'il y avait aimées, des rendez-vous donnés, incongrus, brochant un peu et racontant le tout avec un talent qui nous égayait tous les deux.

Alors que nous étions absorbés par ces belles paroles, moi le regardant et lui m'envisageant d'une façon qui demeurait un mystère, je pris conscience qu'un des deux hommes assis au bout de la salle me dévisageait, peut-être depuis un moment déjà. La chose étrange est que son visage ou peut-être son allure me semblaient familiers et il dut avoir la même impression. Aucun de nous deux ne fit cependant un mouvement pour s'en assurer. L'idée même que lui et moi puissions entrer en contact me dégoûtait d'ailleurs un peu, sans que je puisse me l'expliquer pourtant.

Lorsque je retournai la tête, mon compagnon qui semblait avoir investi dans son récit toute son énergie commença de dodeliner quelque peu. Moi-même sentis mes pensées égarées sur les escaliers d'une ville inconnue, roulant sous un ciel de porto. Aussi d'un commun accord, nous décidâmes d'aller mûrir l'échange que nous venions d'avoir plus confortablement assis dans nos fauteuils.

Nous nous serrâmes la main, contents de notre soirée, nous félicitant l'un l'autre de mille qualités. Puis je le laissai à sa place pour aller rejoindre la mienne.

Notre entretien avait été léger, beaucoup plus que je ne le pressentais de ses étranges prémisses. Je me sentais parfaitement libre et détaché de l'impression pénible qui ... Le souvenir de l'homme assis dans le wagon restaurant resurgit brusquement en moi, me causant une furtive contrariété. Où l'avais-je déjà vu ? Dans la gare peut-être, une de ces connaissances que l'on s'invente parfois de toute pièce avec des fragments indifférents.

Je m'endormis sans y penser plus, bercé par l'allure régulière du train.

Le soleil me réveilla, le ciel était entièrement bleu et la journée promettait d'être belle. Nous longions une forêt qu'on apercevait derrière un mur de pierre. De fréquentes brèches s'ouvraient dans la muraille délabrée comme percées par la végétation abondante. Les excroissances vertes jaillissaient ça et là, indociles aux ordonnances humaines. Puis l'édifice cessa entièrement, renonçant à un combat perdu d'avance. La forêt éclata alors de toutes parts, impénétrable et sauvage.

Je me rappelle que lorsque j'avais cinq ans, un vent de radiation avait soufflé sur toute l'Europe, cette calamité trouvait-elle sa place dans les Écritures ? Le mal était parti d'une ville soviétique dont tout le monde à l'époque ignorait le nom. Ses sonorités avaient eu depuis le loisir de se charger, l'enflant et l'élevant au rang d'une Sodome biblique.

Les hommes avaient circonscrit un espace plus infecté que des abords dont on ne savait où ils commençaient, puis avaient déserté l'endroit. Ils avaient laissé leur béton, leurs routes, leurs meubles, tout cela dans une parfaite absurdité sans personne pour les agiter. Or j'avais entendu que depuis quelque temps, quelques aventuriers post-modernes avaient pénétré dans ces terres rendues à l'inconnu, ces ruines prématurées, modèles vivants d'une décadence future.

La nature, d'après leurs récits, y avait repris ses droits. Des herbes folles poussaient dans des machines à laver ou autres appareils industriels, rouillant au milieu de nulle part, comme frappés de paralysie dans une tentative de fuite. Non loin de la ville fantôme, on avait recouvert d'un amas dérisoire de poutrelles et de béton le cœur du réacteur qui s'était emballé. Il gisait dessous dans une gangue de graphite vitrifié, comme un mauvais génie attendant son heure.

Les eaux qui coulaient en moi n'étaient pas toujours calmes non plus. Des formes étranges se mouvaient dans les profondeurs, y vivaient leur vie propre sans se mêler de mes affaires. J'avais pourtant l'impression de parfois perdre le contrôle, je relevais des incohérences et rêvais beaucoup trop.

A l'extérieur cependant, la végétation exubérante qui avait guidé ces pensées se fit plus amicale. Une hôtesse passa, poussant un chariot de rafraichissements et proposant des petits bonbons, comme en avion. Tiens, c'est étonnant, pensais-je.

Après son passage, j'observais quelques instants d'un œil apaisé le paysage, puis j'eus envie de savoir comment se portait ma singulière rencontre. Il n'était nulle part. L'endroit que je croyais être sa place et que je n'avais vu que de nuit était vide. Le jour venu, il avait disparu entièrement, comme une chauve-souris pensais-je.

Était-il descendu, me demandais-je, fumant une cigarette accoudé à la fenêtre entre deux wagons. Il ne me semblait pas pourtant que le train ait marqué d'arrêt. Même pendant mon sommeil, l'agitation m'aurait réveillé. A moins que ce ne fût dans une petite gare, une toute petite gare perdue, cela lui aurait bien convenu. Mais tout de même, le sifflet, le train redémarrant, changeant de rythme... D'ailleurs, cette uniformité dans notre allure avait quelque chose de surprenant. Depuis combien de temps roulions-nous ? Plus de vingt heures ? J'eus soudain un doute sur l'heure d'arrivée, j'avais pris mes billets si hâtivement. Je voulus vérifier mais j'avais laissé mes papiers à ma place. Quel était le nom de cette ville déjà ? Je l'avais choisi pour la juxtaposition improbable de ses consonnes, imprononçable. Je souris de mon insouciance, si on me demandait même mon nom, il faudrait que j'aie vérifié. Ah ah.

Je me sentis soudain un peu las et j'eus envie de rejoindre ma place pour recadrer mes pensées, mais à ce moment précis, dans un grand sifflement, le train commença de freiner. Je me collais à la fenêtre et vis que nous arrivions quelque part. Nous dépassâmes quelques panneaux que je ne pus lire puis le train ralentit encore et je vis sur fond blanc en grosses lettres bleues les caractères : TCHERNOBYL. Quelqu'un avait ajouté dessous avec une écriture d'enfant : « la ville des débiles ». Le train eut encore un cahot et s'immobilisa totalement, définitivement, dans un nuage de poussière. Une annonce retentit : « Mesdames et messieurs, arrivée en gare de Tchernobyl (la ville des débiles), terminus du train. Pour la correspondance en

direction de Zalissja, veuillez emprunter le quai numéro 4. Je répète, terminus du train, veuillez prendre vos affaires et descendre sur le quai. Immédiatement ! ». Elle fut répétée sur des tonalités différentes dans des langues que je ne connaissais pas, puis plus rien, silence. Les autres passagers étaient-ils déjà tous descendus? Je voulus récupérer mes affaires, je tirerais bien cela au clair sur le quai. Mais un employé des chemins de fer me remit ma veste sur mon passage et me pressa de descendre. Habitué des gares, je me mis en marche aussitôt, allant quelque part pour me donner une contenance. Arrivé au bout du quai, je commençais tout de même à ralentir, n'ayant rien éclairci du tout. Cependant, un groupe d'hommes et de femmes attendant à cet endroit semblait m'observer. Qui étaient-ils, avais-je été imprudent ?

- Monsieur T. ? M'interpellèrent-ils. Vous nous avez manqué, dit l'un d'eux.

Ce regard, c'était celui du wagon restaurant. Laura était avec eux, comment ? Et sourit pour confirmer ces paroles. L'aveugle était là aussi, avec un gentil sourire, mais il n'avait plus ses lunettes et ne semblait plus aveugle non plus. Je sentis le sol se dérober sous moi, j'entrevis un bras gainé de blanc me soutenir et sombrai.

A mon réveil, je me trouvais dans une chambre nue et propre, sur un lit de métal. Un franc soleil pénétrait par une ouverture grillagée. Je m'approchais, la tête vide, jouissant de la chaleur, appuyé sur le parapet. Dehors mon regard se posa sur le rebord de la fenêtre. La pierre chauffée par le soleil s'effritait un peu; dans une lézarde, poussait une mousse verte.

Un aller simple SVP !

Alain Grodet

L'homme mi champêtre mi clown, habillé de son sourire suspendu comme une parenthèse, se faufilait léger entre les voyageurs quelques peu bousculés pour rejoindre le bout du quai. Il avançait balayant l'air devant lui. C'est en le voyant fondre sur moi que je prenais lentement conscience de son état. Un aveugle se déplace-t-il seul ? Sur ses pas comme une ombre, la fillette au béret vert bien ajusté ne le lâchait pas, les yeux fixés sur la cible mouvante. Le quai atteint, il s'immobilisa, sa veste ample cessa de balancer par petits mouvements pour envelopper sa silhouette élancée et fine. Son pantalon trop grand et coloré coulait sur ses chaussures d'une sombre nuit. Il respira amplement. La fillette ressentit qu'il se centrait dans le monde où il évoluait.

- Ne trouves-tu pas ce pays joli ? Voix grave et bien placée.

Où est la tromperie ? Prenant conscience de l'environnement je constatais que le paysage correspondait bien à celui d'une gare sans véritable horizon. Mais de quel pays parlait-il ?

Tout à côté, ce qui semblait être un couple se faisait face. Tout proche l'un de l'autre, l'homme presse une enveloppe qu'elle refuse de prendre.

- Garde-la - voix soucieuse

- Non Adrien, n'insiste pas, je ne peux pas !

Toute la tension est là, l'un pousse, l'autre résiste.

- Oui, au revoir. Lâche-t-elle sur un murmure d'Adrien. Esquivant la dispute proche, elle s'engouffre dans le wagon.

Les annonces de départ étant faites chacun et chacune s'empresse de regagner sa place.

- Adrien !? Voix inquiète, limite coléreuse. Ses mains tournaient dans tous les sens l'enveloppe déposée sur ses genoux.

- Regarde ! Mais regarde donc. Chaque regard prenait la fuite : à quand le départ ? Grande inspiration et soupir s'échappent de sa bouche. L'homme est tendu sur le départ.

- Mais qu'attends-tu ?

- Je ne peux pas, non je ne veux pas ! Excédée, son regard se tourna dans toutes les directions. Pour fuir ? Non, plutôt prendre la mesure du dérangement social dans lequel elle se débattait. Quelques regards se faisaient insistants, le mien aussi.

Le départ est imminent, le mouvement d'installation au voyage se propage dans le wagon. Un remue-ménage de corps, de paroles, de valises s'empare de l'espace voyageur, chacun se logeant à sa place. Adrien a disparu, je ne l'avais pas remarqué. L'empreinte de son intrusion est visible dans le regard de ma voisine de l'autre côté du couloir.

Le voisin de gauche, côté fenêtre, se colle les boules Quiès à musique industrielle et se cale dans son fauteuil. Un petit coup d'œil : jeune, mal rasé, cheveux bruns en tout sens, sourire bas et col relevé, il finira par s'assoupir. Les portes se ferment, le voyage peut commencer. Dans une heure, je suis à Tours.

Le bagage penchait. Je me suis levé cherchant à le réajuster dans son logement. Profitant de cet acte citoyen la petite fille agitant un éventail m'adressa la parole :

- Et toi ! Que vois-tu quand tu vis ?

Mais qui donc peut poser une question pareille ? C'est quoi ce monstre ? La réincarnation d'un moine tibétain, d'un prof de « philo » dont l'âme en perdition a pris possession de ce corps de jeune fille ?

Dans une émission de télévision culturelle qui peut s'appliquer à ce cas précisément, nous apprenons que les enfants vivent dans le présent et passent rapidement à autre chose. M'agenouillant à sa hauteur je remarquai ses yeux pleins de malice. Ce mouvement salvateur bascula le temps du questionnement au babillage.

- Tu vois mon Papy là !? Eh! bien il s'est réveillé et il ne voyait plus rien. Il croyait qu'il était mort...!

Y a pas mieux comme entrée en matière ! Le Papy amorce un geste large comme un aveugle sait le faire :

- Lilâ mon petit, laisse tranquille le monsieur et viens t'asseoir. A moins que vous ayez des choses à dire ?

Malin le petit vieux.

- Mais, reprit la petite, il est pas mort Papy. Maintenant c'est moi qui le promène. Elle baisse la voix tout sourire

- Il fait des bêtises quand il veut aller tout seul.

- Lilâ sois gentille, laisse monsieur nous dire ce qu'il voit.

Une tension se manifeste dans mon corps. Qu'est ce que je vois qu'un aveugle ne peut voir ? Et toi Lilâ avec ces yeux magnifiques, de quel monde parles-tu à ton Papy ?

- Ne me dites pas, vous ne le sentez pas. Moi, j'y suis contraint.

Et Lilâ de cacher son joli minois derrière son éventail.

La monotonie de la banlieue commence à défiler en toile de fond sur la fenêtre du wagon.

Une fenêtre dans la fenêtre, une silhouette, un visage qui se dessine : qui regarde qui ? la vitesse du train augmente et file dans l'espace. Se détache encore visible la couleur criarde des tags, inélégance du langage adressés à des esprits urbains sectaires. Les murs des villes ont été longtemps porteurs de l'esprit rebelle de la rue, de slogans utopiques interpellant à la liberté de la parole et de l'esprit...

...Une gamine aux chaussures rouges passe dans l'allée. Ce qui semble être son frère, plus âgé celui là, suivait en s'agrippant aux accoudoirs. Puis apparaît le père en tenue de week-end, fier, le regard posé sur le fond de la voiture mieux assuré dans le balancement du train imposé... et voilà la famille canard qui se dirige vers le bar.

J'avais oublié ce rituel ferroviaire : le couloir de la voiture du train qui se métamorphose en ballade de ceux qui voyagent parmi les voyageurs. Le temps d'un voyage, ils deviennent des comédiens défilant sur une étroite scène à double sens, livrés au regard amusé ou indifférent des spectateurs voyageurs.

Je me retourne vers la fenêtre. La clarté du soleil aux travers les brumes matinales de la plaine de Beauce dévoile des paysages qui se mélangent à l'horizon. Des paysages proches des montagnes du bout du monde me renvoient sur la réalité des larmes de cette femme mongole qui pleure son troupeau décimé par le froid sibérien, avec pour conséquence la misère qui s'approche réelle, destructrice. Au rappel de cette dépêche télévisuelle de la veille, l'émotion se manifesta aux premiers signes de somnolence.

Comment comprendre ce que peut être de vivre sans le corps et confort sécuritaire de la société des Hommes. Habitante des steppes immenses, elle avait le rôle de vivre seule avec son troupeau de chèvres sans autre volonté que de se laisser conduire par la roue de vie qui crée les mondes et les éteint, la sienne aussi.

J'étais alors un jeune shaman venu de la ville à l'appel des habitants du village souffrants du froid qui maintenant donnait faim. Jeune shaman révélé par le rêve des anciens qui m'avaient choisi pour continuer le travail de l'ancêtre, Grand-mère disparue il y a dix ans. Jeune shaman venu en motocyclette par ce temps glacial pour un bidon d'essence, une nouvelle bouilloire électrique à thé et la promesse de deux chèvres. Jeune shaman qui après le marché conclu s'en était retiré à l'abri matinal.

Le feu rituel allumé, debout, vêtu du manteau de protection, les pieds martelant la terre au rythme du tambour - de plus en plus fort, de plus en plus vite. J'en appelais aux esprits, aux ancêtres, je m'étais mis en chasse. Shaman, je devais gagner en pouvoir, je voulais être puissant ! Les incantations venant du fond des âges se bousculaient dans la mémoire nouvelle, se faisaient précises et plus rapides en chevauchant le son du tambour, la magie prenait corps - mon corps. Sans aucun signe, l'esprit surgit, ne sachant si j'étais loup ou aigle, j'étais à la poursuite du troupeau pour en faire échapper quelques bêtes promises aux villageois. Soudain ! Le visage de cette femme forte stoppant l'élan, brisant la magie fait monter la colère jusqu'aux pleurs traçant des raies de chagrin sur mon visage. De ses mains ouvertes elle apaisa la pensée irraisonnable de faire fuir son troupeau. Elle en avait besoin pour manger à sa faim et gagner quelque argent.

- Shaman retire-toi, laisse-nous l'espoir. Le sourire qui se fit lune dans le ciel et miel sur la terre apaisa l'insuffisance de cet esprit chagrin.

Un shaman n'abandonne pas !

Là-bas la femme mongole pleurait, le shaman était devenu un peu plus puissant ! il me fallait avaler un remontant pour me sortir de cette moiteur léthargique.

Installée dans le wagon-bar, un café chaud dans la main, ma voisine de couloir se manifeste par son parfum. Cette seconde peau invisible révèle une construction de fragrance boisée avec une teinte florale. Sa silhouette est féminine mais pas trop, sa chevelure châtain clair dessine un profil de jeune femme à la bouche délicate légèrement bombé, le buste abrité sous un gilet parme sur une jupe à volets bleu marine. Elle se campe devant la fenêtre. Son regard se laisse porter par le paysage qui défile. Sur le rythme scandé par la marche du train une succession d'images émerge de ses souvenirs d'enfant. Le brouhaha du langage de la mémoire devient audible à la conscience:

« Enfant déjà je me sentais seule et inquiète. Pourtant je ne me plains pas, les temps de vacances à la campagne en compagnie de mon frère sont des bons souvenirs. La campagne bretonne était accueillante. Imprégnée de l'âme celtique c'était un espace rêvé pour développer mon imagination de mille péripéties de petite fille. C'est un peu plus tard que c'est venu. Je vois encore cette chambre la nuit et ce cri incontrôlé qui sort de ma bouche. Ce sentiment d'être abandonnée.

La présence de ma mère qui survient me console. La terreur sourde qui s'installe et se loge au fond de soi dans le silence.

Le regard qui se glissait insouciant sur le monde avait changé. Je ne me sentais plus en sécurité. Mes parents ne me semblaient plus être mes parents. L'ombre de cet homme, mon père alors, qui s'effaçait jusqu'à un jour ne plus apparaître. Lui si doux, si fort, si tendre avec moi. Il m'avait bien dit qu'il ne m'oublierait pas en me laissant un baiser sur la joue. Je ne l'avais pas cru.

Plus tard un autre homme prit sa place. Ma mère belle et joyeuse, se ternissait. Mon frère plus âgé se faisait plus rare à la maison. La tension montait, ce cri était toujours là enfoui dans les profondeurs. Et un jour il sortit : c'était un matin. Habitée d'une extrême agitation, je cherchais mille excuses pour m'en prendre à ma

mère. Ce besoin de m'éloigner et d'être reconnue, de m'accrocher à cet amour que je pensais perdu. La tension à son paroxysme fit cracher celle-ci :

- Mais cesse donc de me prendre pour ta mère à la fin, tu t'es regardée ? Tu crois que l'on se ressemble. Les yeux pleins de rage, déconcertée, je la vois encore se mettre les deux mains sur la bouche, livide :

- Je ne voulais pas le dire, je ne voulais pas le dire... que déjà je courais en hurlant dans la rue.

A ce jour commença la recherche de ma véritable identité : pour l'Amour de Soi. »

Le mal au ventre, elle s'était vue confirmer son adoption « née sous X ». Naissant de nouveau sans origine, sans filiation identifiée, elle entrait dans l'univers de la quête et des rencontres. Son histoire de petite fille, alliée à la volonté obsédante de trouver le miroir de son âme dans le regard de sa mère biologique, finit par payer. Suite à l'acte manqué d'une indiscretion administrative, un nom, un courrier se trouva entre ses mains. Plusieurs semaines s'écoulèrent dans l'attente qu'un appel aboutisse à un contact.

Le jour de son rendez-vous la palette de l'amour filial explosait d'émotions. Le cœur en chamade, amoureuse déjà de celle qui l'attendait, elle ne pouvait contenir les images qui surgissaient: poser sa tête sur son épaule, se laisser prendre dans les bras d'une maman peut-être en pleurs- du moins le croyait-elle.

Elle sonne à la porte. L'accueil est bref, discourtois. Dans un salon d'appartement provincial, assises l'une face à l'autre les deux femmes se mesurent dans leur mal être. Sur la table le jus de fruit, deux verres et une tarte aux pommes « faite maison » augurent l'espoir d'un partage. Sur le mur d'en face un vieux calendrier de l'année passée côtoie une affiche publicitaire SNCF de Bernard Buffet qui représente Notre Dame de Paris.

La voix légèrement nasillarde, le timbre cassé la fait sursauter et revenir à son attente. Ce qui la frappe en premier c'est son physique. Cette projection de mère lui ressemble peu. Petite, lourde, cheveux noirs, visage ovale tirant vers le bas, elle a le sourire tendu.

Pas d'embrassades, pas de câlins le rêve de petite fille se dilue dans un chagrin alimenté des premières larmes discrètes. La banalité des premiers mots se fait aimable, conviviale.

En face d'elle, Ghislaine se ressaisit en s'appuyant sur son discours rationnel, sans état d'âme.

- Ecoute ma petite fille, je ne savais pas si je te verrais, mais il fallait que tu saches. Je ne suis pas une bête à pondre non plus. Je devais te laisser ce message malgré tout. Je suis contente que tu sois là, mais n'en demande pas plus. Tu dois savoir et je ne pense pas que ce que je vais te dire va te faire plaisir. Après je ne veux plus te voir, compris ! ?

Compris et contrit elle fait signe de la tête. La respiration se suspend, se raccourcit, le cœur se tait.

- Toute jeune, reprit-elle j'étais en galère. Je me suis fait approcher par un groupe de gens qui me proposèrent un marché. En échange d'une forte somme d'argent, de soins, de prise en charge, je devenais...les mains se tordent, le regard fuit, les lèvres se mordent... je devenais mère porteuse, voilà...silence et recueillement pour digérer la nouvelle. Un abîme s'ouvrait, son corps se disloquait.

- ...Comprends ! Je ne pouvais pas...

- ...maintenant il faut que tu t'en ailles...

Ghislaine, son vaisseau de naissance, l'accompagne à la porte. Tout en retenue et maladroitement, elle lui serre la main fortement. La porte se ferme. Elle est seule...

De retour chez elle la nuit est particulièrement sombre.

C'est le lendemain au cabinet médical ne sachant plus que répondre à la question du médecin de famille « *Dites-moi, quels sont vos antécédents familiaux ?* » qu'elle laissa éclater un fou rire sans retenue.

Apaisée, Inès s'en retourna. Tout en flânant, elle souriait à la lecture d'une affiche de théâtre au titre annonciateur « *Ce soir j'ovule* », quand les premières nausées se manifestèrent.

